LETTRES

SUR LA

QUESTION RELIGIEUSE

EN 1856

Par Eugène Sue,

PRÉCÉDÉES DE

CONSIDÉRATIONS

SUR LA SITUATION RELIGIEUSE ET MORALE DE L'EUROPE

PAR EDGAR QUINET.

BRUXELLES

LIBRAIRIE INTERNATIONALE,

RUE DES SABLES, 17

1857



LETTRES

SUR LA

QUESTION RELIGIEUSE

EN 1856

LETTRES

SUR LA

QUESTION RELIGIEUSE

EN 1856

PAR EUGÈNE SUE,

PRÉCÉDÉES DE

CONSIDÉRATIONS

SUR LA SITUATION RELIGIEUSE ET MORALE DE L'EUROPE

PAR EDGAR QUINET.

BRUXELLES
LIBRAIRIE INTERNATIONALE,
RUE DES SABLES, 17.

1857

AVANT-PROPOS.

Les institutions politiques des peuples ont leurs racines dans les croyances. Sorti de la religion, béni, consacré par elle, le despotisme bientôt pénètre dans l'État, car des âmes façonnées, au nom de Dieu, à l'obéissance et à la servilité, se courbent facilement sous la volonté d'un maître. — Vainement vous vous vantez de vos libertés nationales. Si le peuple n'est pénétré jusqu'à la moelle de l'amour même de la liberté, il laissera choir ses droits aux mains des habiles ou des audacieux. La meilleure forteresse d'une constitution libre, c'est le cœur des citoyens. Tant que vous n'aurez pas déraciné l'intime servitude, celle que le catholicisme a gravée, depuis plus

de mille ans, dans l'âme des nations modernes, la servitude morale, par laquelle l'esclave enchaîné adore sa chaîne, et l'affranchi trébuche et tombe dans ses liens à peine brisés; tant que la raison humaine n'aura pas poussé jusqu'aux dernières profondeurs du ciel son cri de protestation; tant que l'esprit n'aura pas chanté sa Marseillaise, il ne servira de rien d'affranchir les hommes. Vous les verrez bientôt, domptés par la force interne, revenir à l'ancien esclavage. Il serait facile, hélas! et peut-être cruel, de compter les nations catholiques précipitées des sommets de la liberté dans les abîmes serviles!...

C'est donc le droit de vivre que nous défendons, en résistant aux prétentions insolentes d'un parti que rien ne corrige et que rien n'apaise. Une église qui n'a de titres à l'universalité que l'universel abaissement des peuples qu'elle enseigne, continue la lutte de la foi contre la raison, de la tyrannie morale contre le libre examen.

La voyez-vous s'affubler des mots de la révolution pour en étouffer les principes, et réclamer, au nom de la liberté de conscience, l'autocratie Sacerdotale? Avez-vous oublié que l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu? Mais cela même ne nous a point trompés. La tribune parlementaire et la chaire de l'université libre ont démasqué la conspiration, vengé l'enseignement laïque, défendu la constitution de l'État.

Deux auxiliaires nous arrivent, connus depuis long-

temps, aimés des peuples et des penseurs : Eugène Sue, Edgar Quinet. Tous les deux sont proscrits. Le premier écrit dans cette Hollande où le grand Bayle exilé méditait son Dictionnaire philosophique. Le second à Bruxelles qui, depuis les protestants chassés par Louis XIV, jusqu'aux républicains bannis par Napoléon, a vu passer tant de pèlerins du droit. Aussi bien que Danton, ils savent *qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers;* mais qui leur interdira de conserver en Belgique et d'y répandre, sous la garde des lois, l'ancien esprit de la France? Fils pieux, ils ont, dans un commun désastre, sauvé du moins l'héritage moral de leur mère.

Eugène Sue, dans une série de lettres publiées par le *National,* a traité la question actuelle au point de vue belge; avec quelle sûreté! quelle clarté! quel sentiment pratique! les lecteurs du journal ne l'ont pas oublié.

Edgar Quinet, franchissant les limites du débat soulevé par les évêques, discute, pour ainsi parler, en pleine conscience humaine. Sa lettre s'adresse à tous les amis de la justice, à tous les soldats de la liberté, à tous les champions obstinés du droit, aux fidèles de la raison. Leur cause unanime est engagée ici. Il s'agit de vivre ou de mourir. Être ou n'être pas, voilà la question. C'est le cri du chevalier d'Assas : A moi d'Auvergne! ce sont les ennemis! — Ce cri sera entendu, sortant d'un cœur résolu, d'une âme indomptable.

Pour nous, nous croyons servir la cause que ces deux vaillants écrivains ont embrassée en réunissant ces lettres éloquentes, double monument de leur sincérité et de leur courage.

LETTRE

SUR LA

SITUATION RELIGIEUSE ET MORALE

DE L'EUROPE.

—

A EUGÈNE SUE.

—

Que vous dirai-je, mon cher ami? Vous faites appel aux hommes de bonne volonté, qui se souviennent encore de la dignité humaine; vous les invitez à dire ce qu'ils pensent sur la question morale qui comprend toutes les autres et seule fait la différence entre l'homme et la bête. Mais de quoi nous est-il permis de parler? N'avons-nous pas un sceau sur la bouche? Ne vivons-nous pas à condition d'être comme les morts?

En quoi nous regarde l'homme? Ne sommes-nous pas de ceux qu'il est loisible de chasser, de traquer impunément de lieux en lieux, jusqu'à ce que la terre nous manque sous les pieds? N'est-ce pas un crime

dans notre bouche que ces mots : Justice, pitié, humanité? Pour peu que nous les répétions encore, n'est-il pas à peu près convenu que le feu et l'eau nous seront refusés?

Pourtant, mon ami, malgré ce qu'ils disent, je me souviens encore que je suis homme. Parlons donc de ce qui les touche le plus. Cherchons leur bien, leur dignité; ils feront après cela ce qu'ils voudront.

Pour ce qui me regarde, mon exil me plaît; je me le serais moi-même imposé. Je l'aime, indépendamment d'une autre raison, parce qu'il me rappelle à chaque heure ce qu'il y a de grave et de vrai dans la destinée. A ce premier degré de la mort, j'apprends, j'entrevois chaque jour des choses qui m'auraient échappé sans cette épreuve. Je ne me suis jamais senti si libre que depuis que je suis banni.

Vous savez, mon ami, que peu de gens répugnent plus que moi à tout ce qui ressemble à un vain bruit. J'attends volontiers que la nécessité me provoque à rompre le silence. Alors si l'occasion commande, si une conscience noble, droite, me sollicite d'exprimer mon sentiment, non sur tel ou tel peuple, non sur tel ou tel gouvernement, mais sur l'un des intérêts universels de l'humanité, je reconnais là un devoir strict. Je le suis; j'y obéis, sans pouvoir y échapper plus qu'un autre.

Je veux savoir ce que je suis. Ou tous les droits de la condition humaine m'ont été retirés à la fois, et l'on ne m'a laissé qu'un simulacre de vie; ou bien je fais

encore partie de la société universelle ; et dans ce cas, je dois avoir comme tous les autres une pensée qui m'est propre sur le monde moral. Cette pensée, mon droit est de la soutenir, mon devoir est de la dire, librement, sans crainte, comme il appartient à chaque membre de la famille humaine.

C'est vous, le romancier, qui proposez aujourd'hui la politique la plus positive, la plus pratique, là où tant d'hommes d'État de profession n'ont fait le plus souvent qu'un roman.

Oui, ce qu'il y a de plus effrayant au monde, c'est de voir des peuples, des États s'asseoir tranquillement à l'ombre d'une vieille religion morte. Quel silence, grand Dieu ! quelles ténèbres ! comme les plus simples notions s'effacent promptement ! et avec quelle rapidité la nuit descend dans l'âme des hommes !

Prêtez l'oreille, mon ami ! il y a de grands États, de grands peuples que je ne nomme pas, chez lesquels vous n'entendrez pas le battement d'un cœur, le souffle, la respiration d'une personne morale. Une société a-t-elle disparu ? C'est le silence d'une plage déserte.

La tribune anglaise ne parle plus que pour vendre ce qui reste de vérité et d'honneur sur la terre.

Sommes-nous donc seuls désormais dans l'univers moral ? S'il en est ainsi, c'est bien ! sachons au moins mourir debout.

Notre grand Arago soutenait que la vie physique de ce globe peut finir et s'arrêter un jour, faute d'air

respirable. Et le monde moral! et la vie des intelligences, qu'en dirons-nous? ne les voyons-nous pas s'évanouir faute d'air, et périr d'étouffement?

Combien déjà ont pris un autre visage et que nous aurions peine à reconnaître depuis que leur cœur s'est abaissé! et qu'il est vrai de dire que les générations serviles sentent de loin le cadavre!

De l'air! de l'air! voilà ce qui manque au monde. Mais il n'ose le dire; si nous le disons pour lui, il nous dénonce.

Que l'esprit humain, s'il fut jamais infatué, regarde les temps où nous sommes et qu'il s'instruise à son tour! qu'il voie, lui aussi, combien il est chose fragile et comme il est aisé sinon de l'extirper, au moins de l'ensevelir vivant! Venez, vous tous, grands esprits pratiques, les plus accrédités près du bon sens, Bacon, Montesquieu, Mirabeau, qui avez dit cent fois que votre lumière ne serait plus éclipsée, que les ténèbres ne peuvent rien contre le jour immortel! Venez, regardez, voyez ce qu'ils ont fait de vos divines clartés! Cet être cupide, endurci, sourd, hébété, avili, qui passe et qui rampe, est-ce bien là l'homme que vous avez connu et que vous nous avez promis? donnez-vous le spectacle orgueilleux de cet abaissement des intelligences encore plus que des caractères! car qui peut dire où il s'arrêtera? Et que Pascal aurait aujourd'hui beau jeu, après avoir bafoué l'ange, à contempler la bête!

Je viens de relire le morceau écrit par Jouffroy

vers 1825 : *Comment les Dogmes finissent.* Il a analysé avec une sagacité admirable tous les enseignements qui lui étaient offerts dans le passé et dans les faits accomplis sous ses yeux. Mais combien il est loin du vrai et de la réalité dès qu'il essaie de soulever le voile du lendemain, pour pénétrer au delà du moment où il écrivait ! On souffre aujourd'hui en voyant l'espérance exaltée qu'il mettait dans les hommes de son temps !

Il croyait (et il a légué cette erreur à beaucoup d'hommes de nos jours), il croyait qu'une religion morte, vaincue par la raison, ne peut plus être un obstacle, un danger pour les sociétés humaines. Le faible des philosophes, des écrivains dans les affaires d'État a toujours été de penser qu'un dogme est fini quand ils l'ont réfuté, et qu'il suffit de montrer la lumière aux hommes pour qu'ils se dégoûtent des ténèbres. Les hommes de 1825 ne savaient pas qu'après que la discussion est close, quand les dogmes morts n'ont plus rien à répliquer, ils se pétrifient ; devenus sourds à toute vérité, capables seulement d'outrages, ils ont sous cette forme la puissance d'inertie et d'étouffement qui tient de la nature aveugle. Le paganisme avait été vaincu cent fois par l'esprit des philosophes qu'il pesait encore, comme la pierre du sépulcre ; sans le marteau du centurion, ses temples seraient encore debout en Occident, comme ils le sont dans les Indes orientales.

Il est vrai, il est certain que la discussion est close avec le catholicisme, puisque, sauf l'injure, il reste

muet à toute contradiction. La parole, la vie n'ont plus de prise sur ces corps pétrifiés; ils n'en sont que plus redoutables.

Car, sous cette forme aveugle, muette, les dogmes vieillis ne sont plus, pour ainsi dire, que le cadavre d'une religion; et si la société par un effort quelconque ne s'en délie, elle devient elle-même cadavre, sous cette ombre de mort.

Autre point non moins important que la fin prématurée de Jouffroy l'a empêché de saisir; il est mort à temps pour ne pas voir les choses que je vais dire. Les années pesantes qui ont passé sur nous depuis 1825 nous permettent de continuer le tableau qu'il a commencé.

Voici ce qu'il eût vu, et, sauf l'identité des termes, ce qu'il eût dit, si sa vie n'eût été abrégée avant l'âge :

Quand, après une longue lutte contre l'ancien dogme au nom de l'idée nouvelle, les philosophes, appuyés du concours et des espérances de tous, obtiennent la victoire et que le pouvoir si longtemps désiré tombe enfin entre leurs mains, il arrive une chose que personne n'avait pu prévoir. C'est que les philosophes trouvent une telle douceur dans la domination, qu'ils oublient les idées au nom desquelles ils l'ont reçue; et, sans s'occuper davantage de la vérité, ils ne songent plus qu'à goûter en paix l'autorité acquise. Alors ils découvrent, en premier lieu, que l'ancien dogme, si longtemps attaqué par eux, est le meilleur frein pour retenir les hommes sous le joug; et ils mettent tout

leur art à réparer ce frein qu'ils avaient brisé et qui leur paraît divin depuis qu'il est en leur puissance. Car ils obtiennent par là le double avantage de vivre en paix avec l'ancien ennemi et de réprimer leurs partisans devenus leur principal embarras.

Maîtres du pouvoir, les philosophes font alors cette seconde découverte : que leurs systèmes n'étaient rien autre chose, après tout, que le fondement, l'explication du vieux dogme, sous une autre forme. Après avoir voulu l'anéantir, ils l'édifient de nouveau; ils s'en proclament les plus intelligents défenseurs. Alors on voit des choses incroyables. Ceux qui avaient passé leur vie à railler les vieux dogmes prennent tout à coup un masque grave, composé.

Les uns se convertissent avec éclat à la religion qu'ils ont tout fait pour renverser, et ils renient en secret leur conversion publique. Les autres, plus timides, et qui gardent encore une apparence dans le parjure, déclarent qu'il est de bon goût de cesser les attaques contre des choses sacrées. Quand ce mot a été prononcé, tout est fini; la vanité se trouve intéressée à respecter la servitude. Il ne manque plus qu'une occasion pour la faire éclater. Cette occasion ne tarde pas à paraître. Est-il un lieu sur la terre où le dogme vieilli chancelle et s'écroule de lui-même? aussitôt ses adversaires de la veille, les sceptiques redevenus croyants depuis qu'ils règnent, se précipitent à sa défense; ils le rétablissent de vive force, par les armes, par le fer, par le sang.

Dans ce concert d'apostasies effrontées ou cachées, s'il se trouve quelque penseur qui rappelle aux philosophes les idées pour lesquelles ils ont vaincu ; s'il leur demande de profiter de leur autorité pour asseoir la doctrine nouvelle ou pour la développer ; s'il les adjure de tenir leurs promesses ; s'il invoque la foi reçue, les luttes entreprises en commun pour la cause sainte, celui-là n'est plus qu'un embarras ; il devient promptement odieux. Qu'il poursuive l'ancienne lutte, les nouveaux vainqueurs se joignent aux vaincus pour l'accabler ; car désormais leur cause paraît inséparable. Sans se laisser décourager par la défection, si l'apôtre fidèle continue de marcher tête haute dans la voie où tous s'étaient rencontrés d'abord ; si, au mépris de son intérêt propre, il poursuit avec sa foi première le travail de la liberté, la conquête du vrai ; s'il garde sa croyance, son culte persévérant dans les idées, et s'il convie les autres à la clarté héroïque de ce flambeau, alors il faut le perdre. L'ironie, le persiflage, le dédain, l'outrage pleuvent sur lui ; ce n'est plus qu'un imprudent qui veut tout compromettre ; il faut jeter cet ancien compagnon d'armes en proie à l'ancien ennemi. Dans tous les cas, le silence, l'oubli, feront raison d'un esprit incommode qui s'obstine à penser, quand c'est l'heure pour tous ses compagnons de jouir en paix de la domination usurpée. Il est enseveli vivant ; il meurt au loin, seul, à l'écart ; personne ne se souvient qu'il a vécu.

Cependant, relevé, réhabilité par les libres penseurs,

le vieux dogme n'attend qu'une occasion de se dégager de leurs mains. Ils croyaient, en le protégeant, le patronant, s'en faire un allié; le dogme, une fois réparé, leur échappe. Tout indigné d'avoir subi de tels patrons, il se retourne contre eux et leur ôte ce pouvoir qui n'était qu'une fraude.

C'est la chute de la philosophie.

Elle tombe sans bruit, déconsidérée, dégradée aux yeux des peuples; et Dieu sait ce qu'il faudra de merveilles pour la relever jamais! Car le plus grand nombre hait principalement ce qui lui semble un parjure. Les apostats de la libre pensée, courbés, agenouillés volontairement aux pieds des hommes de l'autorité aveugle, font paraître ceux-ci plus grands que nature. On ne peut s'empêcher de les comparer ensemble; le reniement des uns relève la constance, la perpétuité des autres, qui du moins ne se sont jamais démentis.

Peu à peu, en voyant que les affranchis de la veille se sont eux-mêmes refaits esclaves, l'opinion se déconcerte; le mépris s'étend des personnes jusque sur les idées. Aux meilleurs, elles paraissent un piége, aux ambitieux une duperie, aux parvenus un danger, aux penseurs un reproche.

Tous s'en éloignent également par différents chemins avec colère, avec terreur, avec repentir, avec honte. Une génération s'avance tête basse, sans qu'aucune pensée luise sur son front. Un vide étonnant, inconcevable, inconnu se fait dans l'esprit humain. Les idées les plus simples deviennent une fatigue. Le niveau

de l'intelligence baisse à vue d'œil ; l'âme se retire, la voilà qui cède de toutes parts à la matière.

Chacun ayant voulu à son tour se servir de l'ancienne religion comme d'un frein ou d'un instrument, et l'ayant réparée à sa guise, il ne reste plus une âme entière, une conscience droite, un esprit libre. Dans cette nuit, l'ancien dogme ose ce qu'il n'avait encore ni espéré, ni convoité ; il fait accepter des monstres de doctrine auxquels il n'eût jamais songé, si les philosophes ne lui eussent fait ces ténèbres. Alors des prodiges de lâcheté et de servitude se consomment dans l'ombre ! On entend comme un glas retentir sur la terre. On dirait des funérailles d'un monde.

Nouveau progrès dans la chute. Le lien des idées détruit, les hommes, en pleine civilisation, retombent dans une sorte d'isolement barbare. Vous pouvez alors, si cela vous plaît, les prendre, les lier, les garrotter ; ils n'en seront point offensés ; du moins, ils paraîtront ne point le sentir, soit dissimulation, soit peur.

Comme un troupeau, ils verront stupidement passer leurs compagnons enchaînés et ils ne tourneront pas la tête pour demander où vous les conduisez. Car ils ne se doutent pas qu'il s'agit là d'eux-mêmes. Nulle sympathie, nulle pitié. C'est beaucoup s'ils ne se raillent pas de ceux qui souffrent pour leur cause. Chacun, aussi longtemps qu'il n'est pas lui-même saisi au corps, restera insensible aux maux de tous les autres. En quoi cela le regarde-t-il ? Vous pourriez alors, à votre gré, faire disparaître un peuple successivement, un à

un, homme à homme, sans causer aucun trouble à ceux que vous épargneriez, et sans tirer d'eux un soupir!

C'est là, croyez-vous, le dernier terme, la crise salutaire et finale? Vous le pensez? Je n'oserais l'affirmer. Tant il y a de combinaisons fertiles, de degrés continus et surtout de surprises dans l'abaissement d'une société, une fois qu'elle s'abandonne les yeux fermés à la force ou au hasard.

Je craindrais trop de faire à mon tour comme Jouffroy, qui dans sa sincérité de philosophe n'a pu prévoir ni l'hypocrisie philosophique, ni quelle force elle possède pour relever les choses mortes. Si ma vie se fût arrêtée comme la sienne peu après 1825, assurément j'aurais nié d'avance comme lui ce que mes yeux ont vu plus tard. J'aurais rejeté comme une fiction impossible ces nouvelles formes de la servilité humaine auxquelles je suis bien obligé de croire, puisque j'y suis plongé et, pour ainsi dire, enseveli.

L'expérience nous ayant donc appris à nos dépens ce que tous les dons de l'esprit ne nous eussent jamais révélé, nous pouvons préciser aujourd'hui la question du monde moral, mieux peut-être qu'on ne l'a fait avant nous.

Comment arracher un monde à la mort qui l'enveloppe?

Voici, en énervant les mots, pour n'offenser personne, la réponse qui se présente :

Il y a trois manières de toucher à une religion surannée et de la vaincre.

Premièrement, on peut la faire disparaître par l'autorité, par la force. C'est ainsi que le paganisme a été extirpé de vive force par les décrets des empereurs catholiques, les religions orientales par les califes, le catholicisme par les rois d'Angleterre, de Suède, de Danemark, le protestantisme par les rois de France, d'Espagne.

Ce que l'on peut dire de ce moyen, c'est qu'il est le seul qui ait réussi à anéantir une croyance ancienne. Toutes les religions qui ont disparu de la terre ont été effacées par la force et par l'autorité; au contraire, il n'en est aucune, si folle, si insensée, si absurde que vous l'imaginiez, qui ait été détrônée et extirpée par la seule liberté de discussion. Tout le monde répète que la force n'a rien pu contre les croyances, et le monde entier est le témoin du contraire.

Secondement, on peut, au moyen de la discussion, essayer de remplacer une religion surannée par une forme nouvelle de cette religion. Dans ce cas, la force ne semble pas aussi nécessaire; quoiqu'il n'y ait pas d'exemple au monde que la forme nouvelle ait remplacé l'ancienne sans que l'autorité s'en soit mêlée, et sans qu'elle ait fait taire au moins un moment ceux qui ont pour eux l'antiquité.

Troisièmement, on peut à une religion surannée opposer la pure lumière de la raison, de la philosophie. Mais le temps a montré que si vous ne laissez aux peu-

ples un vestige au moins de leurs anciennes croyances, ils se croient égarés; et ne pouvant s'élever d'un seul coup ni se maintenir sur les hauteurs de la philosophie, ils retombent inévitablement dans leurs plus anciennes formes, et redeviennent la proie de leurs superstitions les plus sordides.

De ces trois systèmes, si le premier est le plus efficace, il est en même temps le plus impraticable aujourd'hui. Nul ne peut en conseiller l'usage, puisque, indépendamment d'autres raisons, il y en a une capitale qui exclut l'incertitude; c'est qu'il suppose la force et l'autorité, c'est-à-dire les choses qui manquent le plus à ceux qui pourraient être le plus tentés de l'employer.

Le troisième moyen, tout philosophique, est le mieux fait pour séduire. C'est aussi le moins sûr; et vous avez fait preuve d'un grand sens en l'excluant aujourd'hui, au risque de déplaire à quelques-uns; car il en est qui pensent que les peuples pris en masse n'ont pas encore assez montré combien il est aisé de les renchaîner aux vieilles formes, tant qu'ils n'en ont pas adopté de nouvelles.

Reste à examiner le second système. Certes le progrès serait immense si l'on pouvait en un jour arracher les peuples au catholicisme qui représente la barbarie du moyen âge, et les attirer vers une des formes les plus modernes du christianisme. Ce serait les enlever au moyen âge, où ils gisent ensevelis, pour les transporter vivants dans le monde moderne.

Et parmi ces formes du christianisme, il n'a pu vous échapper que l'*Unitarisme* est celle qui se concilie le

mieux avec nos temps ; car s'il conserve une ombre de l'antiquité chrétienne et s'il rassure par là l'esprit tremblant des peuples, de l'autre, il donne la main à la philosophie la plus hardie. En sorte qu'il semble tout préparé pour faire le pont sur lequel ils peuvent passer l'abîme sans vertige, sans crainte de s'y perdre, ni désir de retourner en arrière. L'Unitarisme n'est rien autre chose que la profession de foi du *Vicaire savoyard* qui a été si longtemps l'âme de la révolution française. De plus, l'Unitarisme a l'avantage incomparable d'être non pas seulement un livre, mais une institution éprouvée sur laquelle repose en partie et s'étend cet édifice merveilleux des États-Unis, qui semble croître à vue d'œil, pour notre orgueil et pour notre espérance.

Qui ne voudrait, qui ne souhaiterait que la parole d'un Emerson français, d'un Channing, retentit au milieu de la société française, dans nos campagnes et dans nos ateliers? Quels éclairs de vie morale ils feraient sortir de ces âmes en travail, et qui peut savoir où s'arrêterait cet apostolat d'une âme libre?

J'ose dire que nous avions commencé quelque chose de semblable au Collége de France et nous y avons travaillé dix ans. Plus tard, lorsque j'ai lu la parole de ces grands hommes de bien, j'ai été étonné et fier de voir que dans le même temps nous disions à peu près les mêmes choses, aux deux bords opposés de l'Océan. J'en appelle au souvenir de ceux qui étaient là; ils nous sont tous restés fidèles!

Venons à la pratique de la vie, que vous avez envi-

sagée avec une si rare justesse d'esprit. Nous ne pouvons ni exiger, ni attendre du grand nombre un génie assez stoïque pour que les grandes dates de l'existence ne soient marquées d'aucune solennité.

L'homme ne se décidera pas à traverser la vie sans qu'aucune parole le relie à la société des êtres immortels; il ne veut ni entrer dans le monde, ni en sortir en secret, comme une feuille des bois qui naît, qui meurt, sans que personne le sache. Il a besoin d'un témoin qui réponde de lui devant la société des vivants et des morts. Force, grandeur ou faiblesse, telle est sa nature. Nous ne la changerons pas. Lors même que nous ferions de lui le philosophe stoïque sur son roc immuable, resterait la femme, l'épouse, la mère, qui assurément ne consentirait pas à se priver de tout lien visible avec la société morale; et les femmes feront ici la loi aux hommes; elles retourneront infailliblement au passé, si elles ne sont retenues par un lien nouveau.

N'es-ce pas là ce que nous voyons à chaque heure du jour? Personne ne s'en étonne. Pour moi, c'est un spectacle auquel je ne m'accoutume pas, de voir un ami de la liberté donner par le baptême son enfant à l'Église qu'il ne cesse de proclamer l'ennemie de toute liberté. Et ce n'est pas l'exception, c'est la règle. La démocratie parmi nous est ainsi faite que tout enfant qui vient au monde reçoit en naissant le baptême et le sceau de l'ennemi de la démocratie. La jeunesse arrive; l'adolescent est confirmé par la même puissance hostile. Dans la communion, il jure de rester fidèle à ce même adver-

saire qui de son côté lui jure une inimitié implacable. Après cela le mariage, puis la mort; et cet ami de la liberté, depuis sa naissance jusqu'à son dernier jour, est à toutes les circonstances solennelles le témoin, le gage, le disciple, le client, la proie et le jouet de l'Église ennemie.

Que la démocratie européenne, que les amis de la liberté disent donc à la fin ce qu'ils veulent, et si c'est là un jeu qu'ils prétendent continuer longtemps. Comment ce fleuve, qui de son plein gré découle de la source de toute servitude, s'y plonge en naissant, pour s'y replonger encore et s'y engloutir à jamais, comment un homme de sens espère-t-il que ce soit la voie pour enfanter la vie, féconder la liberté? Qui ne serait effrayé de voir ces générations aveugles se pousser l'une l'autre sans répit, sans intervalle sous le joug, en même temps qu'elles prétendent s'affranchir? Où trouver une issue dans ce cercle de mort? Encore une fois est-ce un jeu? Sachez, s'il en est ainsi, qu'il est odieux; les générations y passeront et s'y useront l'une après l'autre sans profit pour personne.

Quand ils ont ainsi, par faiblesse ou par nécessité, livré les leurs à l'ennemi, vous savez leur réponse : « Quoi donc! la chose a-t-elle de l'importance? le baptême, la communion! pures formes qui n'engagent « plus à rien! Le serment religieux prêté à la naissance, « au mariage, à la mort, devant le ciel, devant les « hommes, ce n'est là qu'un mot, une complaisance, « une formalité, que sais-je, une comédie. N'en parlons « plus de grâce! »

Pardon, il faut en parler; et ce sera pour dire que la démocratie, la liberté, ne seront que des mots aussi longtemps que vous les servirez du bout des lèvres et que vous les renierez, que vous les livrerez dès que l'occasion solennelle s'en présentera dans la vie ou dans la mort. Car il faut savoir pour qui vous êtes, et avec qui vous êtes. Voulez-vous l'absolutisme, le despotisme intellectuel et civil? Croyez-vous que la servitude de l'intelligence soit un bien? Cela peut aisément se soutenir. Dans ce cas, donnez vos enfants à l'Église qui soutient, répand cette doctrine, et qui s'en fait un dogme; personne n'accusera chez vous que votre aveuglement. Voulez-vous au contraire la liberté, le développement de la raison? Dans ce cas il est monstrueux de donner vos enfants à l'Église qui maudit ce que vous croyez. Quand je songe que, de votre plein gré, vous livrez, vous abandonnez ces intelligences naissantes, qui ne peuvent se défendre, à l'Église que vous condamnez et maudissez vous-même, de quel mot me servirai-je? Le mot que je vais prononcer est dur, mais il est nécessaire; c'est une sorte d'infanticide moral que vous consommez, le sachant, ou l'ignorant.

Car l'excuse que vous donnez est pire que la chose elle-même! « C'est un jeu, une comédie. » Vous savez parfaitement qu'il n'en est rien; que ce n'est pas une chose vaine d'être engagé dès le berceau dans les liens d'une Église, et d'y être confirmé, enchaîné à bon escient, sitôt que la raison commence.

Ne prendrez-vous donc jamais exemple de vos ad-

versaires? Ils donnent à leurs enfants le sceau de leur Église! Qui peut s'en étonner? Qui songe à le leur reprocher? C'est leur droit; ils en usent, ils font bien. Mais vous? Êtes-vous des agneaux pour lécher, de générations en générations, la main qui vous flagelle et vous déchire?

Pourtant, je le veux bien! ce sera une comédie. Prenez garde alors, que la vie humaine tout entière, et tout ce que vous prétendez aimer, liberté, raison, justice, démocratie, égalité, peuple, ne soit à son tour une comédie, et la plus misérable de toutes. Car l'enfant qui a commencé ce jeu dès le berceau, et auquel vous aurez si vite attaché le masque, aura, ce me semble, quelque peine à ne pas le garder et le porter devant vous, devant nous, dans les affaires humaines, après l'avoir si bien gardé dans les affaires sacrées. Ah! qu'il me semble périlleux de faire naître un homme en pleine ruse, dans le faux serment! Après avoir menti au ciel, la tentation doit être grande de mentir à la terre!

Que veux-je donc vous demander?

Une seule chose, et je vais la renfermer dans les termes les plus étroits pour que vous n'ayez aucune raison de me refuser. Je ne parlerai pas de vos morts; je ne chercherai pas pourquoi vous les donnez à l'Église qui vous a déclaré la guerre. Eux-mêmes, direz-vous, peuvent l'avoir exigé (et qui voudrait ne pas respecter la parole d'un mourant?). D'ailleurs, les pleurs, le deuil, la consternation, la terreur qui enveloppe un

pareil jour, tout, si vous le voulez, sera votre excuse.

Mais les enfants, ceux qui viennent de naître, voilà ceux pour lesquels je demande grâce! Ici, vous n'avez pas l'excuse des larmes, des lamentations, de la terreur du tombeau. C'est un jour joyeux qui luit sur vous; il vous convie à l'avenir! Pourquoi, dans ce jour radieux, étendez-vous prématurément les ténèbres sur cette créature qui arrive au monde et aspire à la lumière? Je ne peux plus vous comprendre.

Quoi! vous réprouvez cette Église; vous la dénoncez comme la demeure du mensonge et de l'esclavage; elle vous le rend en haine, en invectives, en malédictions, en imprécations; partout où elle a la main sur vous, elle vous le fait sentir; elle encense vos bourreaux; voilà une lutte ouverte, s'il en fut sur la terre.

Pourquoi donc, encore un coup, portez-vous votre enfant souriant à la source que vous dites empoisonnée? Pourquoi le baptisez-vous dans la servitude que vous maudissez pour vous? Pourquoi enchaînez-vous de vos libres mains cet être désarmé qui ne peut résister? N'êtes-vous pas son père pour le préserver, le sauver de ce que vous avez reconnu être le mal, le faux, la mort? Et c'est vous qui l'y portez! C'est vous qui l'ensevelissez, à peine né, dans le servage moral! C'est vous qui mettez sur cette tête fragile et toute branlante encore un joug d'airain de dix-huit siècles!

Je ne sais ce que vous penserez de la franchise de mes paroles; mais je ne puis les retenir, et tant qu'il y aura un souffle en moi je réveillerai, j'embarrasserai,

je tourmenterai votre conscience, jusqu'à ce que vous reconnaissiez ce qui est évident. Car enfin la nature, la vie, l'avenir, vous donne dans chaque enfant qui naît l'occasion et, pour ainsi dire, l'injonction de sortir de l'esclavage du passé; et vous faites servir la nature, l'avenir, la vie perpétuellement renaissante à renouveler, à perpétuer votre contrat de servitude.

Eh bien, il faut ouvrir les yeux. Il faut que la liberté, la démocratie profitent de ces forces inépuisables de la nature renaissante, ou bien, si vous êtes décidés à tourner contre vous ces forces invincibles, il faut renoncer à la démocratie, comme à la liberté! Car les lois de l'univers ne changeront pas pour votre plaisir; et lorsque les générations nouvelles vous sont données pour renouveler la vie humaine, si vous les liez, le sachant et le voulant, à ce qu'il y a de plus immuable, de plus hostile dans le passé, vous désobéissez à toutes les lois de la vie; vous n'enfanterez que la mort.

Que faut-il donc faire? Une chose très-simple et je crains qu'elle ne soit repoussée à cause de sa simplicité même. Le point pratique, le point utile, le point urgent, c'est de sortir en masse de l'Église qui a fait serment de vous perdre. Il faut que les peuples qui habitent encore le moyen âge prennent enfin pied dans le monde moderne; et pour cela, je n'exige pas qu'ils deviennent subitement des philosophes. Je ne pense pas non plus que, pour faire un pas en dehors de la barbarie, il soit sage d'attendre cette foi nouvelle, cette forme de culte jusqu'ici inconnue, cette révélation de

l'esprit attendu, que je suis loin de nier, mais sur laquelle je ne puis rien bâtir d'assuré ni de solide aujourd'hui, puisqu'une seule chose est certaine, c'est que cette révélation souveraine qui doit relier tous les cœurs ne s'est pas montrée encore.

En des circonstances semblables, si nous ne voulons que les jours passent inutiles et amassent une plus lourde servitude, il me semble sage et sensé de commencer l'affranchissement des hommes pris en masse avec les leviers qui existent aujourd'hui. Et si, pour se délivrer du moyen âge, l'homme, au seizième siècle, s'est tant appuyé du pur évangile, peut-être serait-il raisonnable de s'appuyer aujourd'hui sur les résultats les plus avancés de la révolution religieuse pour s'affranchir du catholicisme dans sa caducité, la forme la plus aveugle qui ait encore paru dans le monde.

Que ceux qui se sentent l'esprit assez trempé pour vivre dans la philosophie le fassent; je les applaudirai; la philosophie reste après tout le temple serein par excellence; *templa serena*. Celui qui sera baptisé loin des orages, dans l'éternelle sagesse, n'aura rien à envier aux autres.

Mais le nombre de ceux-là ne sera pas le plus grand. Quant aux autres, il y aurait quelque dureté et peu de sens à les compter pour rien. Cela admis, ce serait, certes, un grand malheur, si parmi les mille formes du christianisme moderne qui semblent parcourir toute l'échelle de la liberté religieuse, depuis la moindre jusqu'à la plus grande et la plus semblable à la

liberté philosophique, il n'en était aucune que les hommes nouveaux pussent s'approprier selon les besoins différents qu'ils ont d'indépendance ou d'assujettissement.

Je ne blâmerais donc point celui qui entre tant de cultes divers, tous affranchis du moyen âge, choisirait pour son enfant le culte qui répondrait le mieux à son état moral.

De quoi s'agit-il? De briser la chaîne par laquelle, suivant la forte expression des jurisconsultes, *le mort saisit le vif* dans un héritage non interrompu d'aveuglement moral. Le moindre ébranlement de la colonne qui soutient à elle seule toutes les servitudes, aura des conséquences infinies pour la liberté, la dignité humaine; mais ce premier pas, il faut au moins le faire à un titre quelconque, au nom de la politique, sinon de la religion. Donnez-moi un seul rayon; la grande lumière suivra bientôt.

Ici je les entends d'avance; vous savez comme moi la réponse qui me sera faite : « Tous les prêtres se « ressemblent, disent-ils; mieux vaut garder les an- « ciens qu'en prendre de nouveaux. Un vicaire Sa- « voyard, un Unitarien, un Jésuite, c'est pour nous « même chose. Restons où nous sommes. Refaisons ce « que nous avons fait jusqu'ici. L'imprévu avisera. »

Je l'ai déjà dit bien des fois, je le répète encore : l'inconvénient d'une révolution faite par des philosophes, c'est d'abord que les plus égoïstes la renient et

la livrent. C'est ensuite que les plus honnêtes, confondant la philosophie et la politique, réclament dès leur avénement l'absolu, l'idéal; et ne pouvant les réaliser sur-le-champ, ils se dégoûtent de tout ce qui n'est pas parfait. Ceux-là, dès le premier jour, arborent pour devise : *Tout ou rien*. Moyen assuré d'être pris au mot par la fortune qui ôte volontiers aux dédaigneux ce qu'elle s'est laissé arracher dans un moment de complaisance ou de surprise.

Quand même il serait vrai que tous les prêtres ont le même esprit, il faudrait pourtant voir au moins une fois avec sang-froid, s'il n'y a pas une différence presque infinie entre celui qui, lié à une organisation, à une hiérarchie souveraine, toute-puissante, peut à bon droit s'appeler légion, et celui qui, seul, n'a que sa parole, livrée à l'examen de tous. Pour moi, j'avoue qu'il m'est odieux de prouver l'évidence; je sais trop que rien n'est plus inutile.

Quand les hommes ferment les yeux à l'évidence, c'est qu'ils ont une raison cachée pour le faire. Combien de fois il arrive qu'ils rejettent une réforme comme vaine pour se dispenser de l'entreprendre! Car il faudrait vaincre des préjugés qu'il est plus commode de respecter. Combien de fois chez les plus révolutionnaires des hommes n'a-t-on pas vu l'instinct naturel du *statu quo*, de la paresse d'esprit, de la routine, de l'immobilité, se déguiser à leurs propres yeux sous le mépris de tout ce qui est, sinon facile, du moins possible!

Voulez-vous donc ne jamais faire un pas, à moins que ce ne soit comme les dieux d'Homère, pour atteindre au bout du monde!

Après tout, la question n'en reste pas moins très-simple. Si parmi toutes les formes modernes de la liberté religieuse, il n'en est point que vous ne vous croyez en droit de dédaigner ; si toutes les routes par lesquelles les autres se sont émancipés vous semblent également fausses et trompeuses, est-ce une raison pour cela de refaire vous-même de vos mains votre alliance avec le moyen âge?

Si vous ne voulez pour aucun des vôtres tirer nul profit des révolutions religieuses qui se sont accomplies sur la terre, faut-il pour cela que votre audace d'esprit ne vous serve qu'à vous mieux enchaîner dans le passé? Vous ne voulez sortir de la vieille Église par aucune des portes que l'esprit moderne a ouvertes aux peuples. C'est bien! Dans ce cas, faites-vous donc une issue à vous-même.

Dans la tunique déchirée du Christ que les peuples modernes se sont partagée, il n'est pas un lambeau que vos peuples veuillent retenir. C'est bien. Dans ce cas prenez donc vous-même la robe virile. Toutes les communions, même celles qui confinent à la philosophie, ne sont pour vous qu'un autre genre de mort. C'est bien! mais alors sortez donc au moins de votre sépulcre.

Car, n'est-ce pas véritablement le comble de repousser toutes les formes connues, éprouvées de la liberté,



comme insuffisantes, et de vous sceller vous et les vôtres dans le tombeau sans faire quoi que ce soit au monde pour en sortir? Par trop d'ambition ou d'orgueil n'embrassons pas le néant!

Pour moi, loin de m'attacher à cette seule issue de la philosophie, qui est la plus difficile, qui, pendant longtemps encore, ne conviendra qu'à un petit nombre, je voudrais que les peuples sortissent en foule de la vieille Église par les mille portes que l'esprit religieux des modernes a pratiquées dans l'enceinte du christianisme. La voie est ouverte, elle est simple; elle est grande; elle est multiple pour ménager la liberté de tous. Choisissez à votre gré! Que craignez-vous? L'obstacle est vaincu, le chemin est sûr, il a été éprouvé par des foules d'hommes et de nations avant vous. Nul besoin d'attendre un prophète, un révélateur. Les siècles modernes ont frappé à la porte et ils ont fait la brèche. Il ne s'agit plus que de passer sur la trace de ceux qui se sont émancipés avant vous. De quoi avez-vous peur? Vous êtes restés ici les derniers. Que tardez-vous? qu'attendez-vous? Marchez donc, avancez et sortez!

Et que l'on ne dise pas que cet écoulement des peuples dans les formes les plus libres du christianisme moderne, tel qu'il s'épanouit par exemple avec l'Unitarisme dans le nouveau monde, ne soit pas un résultat digne d'attention. Car, un philosophe peut bien compter sur l'avénement, sur l'explosion plus ou moins éloignée d'une foi nouvelle ; mais je ne saurais conseiller rien de

semblable à un politique; et, après soixante et dix ans d'attente, depuis la révolution française, ayant vu comme les peuples sont aisément ressaisis par les vieilles formes quand ils n'en ont pas revêtu de nouvelles, et surtout de quel ridicule se sont comblés les fabricateurs de nouveaux dogmes, il est permis, il est raisonnable, il est nécessaire de ne pas ajourner davantage l'occasion de respirer et de renaître.

Le camp des amis de la liberté est aujourd'hui, sur presque toute la terre, dans la position d'une armée immense, aguerrie, fidèle, intrépide, qui par suite des manœuvres les plus fausses, se trouve coupée, cernée, bloquée, affamée et que l'on a juré d'anéantir. C'est pour elle le moment de ramasser ses forces vives, de simplifier ses vues, de recourir à l'instinct. Abandonnez sur la grande route le vain bagage des systèmes inexplorés, des idées retentissantes et vides, qui, sans vous nourrir, encombrent votre marche et vous empêchent de faire un seul pas! Quoi! des utopies lointaines, à cette heure! des rêveries, des songes, des nuées! Soyez tranquilles! vous en retrouverez d'autres demain; aujourd'hui il s'agit de sauver votre cause.

L'avantage de nos temps, c'est qu'ils nous dispensent de la nécessité de flatter personne; grand bien, si nous savons en user. Jusqu'ici pour agir sur la démocratie, il a fallu la flatter; pour la flatter, il a fallu fortifier ses préjugés, c'est-à-dire éterniser ses servitudes. Sortons de ce cercle fatal; le premier qui s'en affranchira et qui

osera montrer au monde un esprit libre, celui-là sera le sauveur des autres.

Empêchez une nouvelle scolastique de naître. J'entends par là ces embûches de mots dans lesquels l'instinct de la vie réelle, de la vérité politique est sacrifié à une logomachie puérile qui n'a que l'apparence et point de corps. Combien d'âmes droites sont déjà dupes de cette scolastique et s'y embarrassent à plaisir! Combien surtout d'âmes serviles s'abritent aujourd'hui sous ce masque!

Nous avons trop aimé les mots! Prenons enfin souci des choses.

Qui aura le courage de dire : Laissez là les bulles gonflées! revenez au nerf des choses. Attachez-vous à la masse solide, éprouvée du navire échoué, si vous voulez qu'il se relève. Redevenez simples pour redevenir forts. Laissez aux millénaires la partie fantastique, fabuleuse, mythologique de vos théories. Elles appartiennent à l'enfance de la démocratie. Sortons des songes! Quittons l'enfance, il est bien temps d'être des hommes.

Qui osera dire cela? Celui qui aimera assez sa cause pour vouloir la sauver.

EDGAR QUINET.

Bruxelles, le 5 décembre 1856.

PRÉFACE.

—

Mes amis politiques pensent que ces *Lettres sur la question religieuse* adressées au NATIONAL, réunies en brochure, pourraient encore, de la sorte, être de quelque utilité à la cause du libre examen : je me rends avec empressement à ce désir, si flatteur pour moi; j'ajouterai que, soit en raison du redoublement de grossières invectives dont me poursuit le parti clérical, soit en raison des nombreuses marques de sympathie que je reçois de Belgique, de France, de Suisse ou de Hollande au sujet de ces *Lettres,* il m'est impossible de méconnaître qu'elles ont un certain retentissement.

Ce succès, je ne l'attribue pas à mon œuvre personnelle, très-incomplète, très-insuffisante, et pour le fond et pour la forme. Ce succès, je l'attribue aux

idées vraies qu'elle exprime, et qui à cette heure, si je puis m'exprimer de la sorte, sont dans l'air.

Qu'il me soit permis de choisir deux lettres parmi celles que j'ai reçues en nombre assez considérable, et de les citer, non par orgueil (j'ai reçu des adhésions beaucoup plus explicites), mais afin de démontrer que j'ai parfois touché au vif de la question.

Paris, 15 novembre 1856.

« Vous êtes, Monsieur, dans la patrie de *Guillaume III*, « terre traditionnelle de liberté; je ne puis résister au « désir de vous témoigner de ma reconnaissance pour un « fragment de vos lettres au *National*, reproduit dans « *l'Univers religieux*, avec accompagnement d'injures à « votre adresse. Lancer les masses dans la voie que vous « signalez, Monsieur, c'est préserver à la fois le sentiment « religieux et le sentiment de la liberté.

« Soyons tous unis dans la *morale* du Christ, que ce soit « le *Dogme religieux de l'avenir*, de même que les institu- « tions représentatives incessamment développées en « seront le *dogme politique*, si je peux m'exprimer ainsi; « j'oserai vous dire, Monsieur, qu'en partageant votre avis « sur beaucoup de points, je ne le partage pas en toute « chose : ma franchise ne vous étonnera pas, c'est ma « *raison* qui s'adresse à une autre *raison*; ma reconnais- « sance n'en est pas moins grande envers vous, Monsieur, « qui me paraissez indiquer la vraie voie où doit mar- « cher l'humanité; trop souvent les hommes influents « exploitent l'ignorance des masses; bien souvent je me « suis dit comme vous, Monsieur, que la philosophie ra-

« tionaliste est au protestantisme ce que la république « est aux gouvernements représentatifs. — Je suis à cette « heure (EN ATTENDANT MIEUX), pour le protestantisme « et les gouvernements représentatifs.

« Agréez, etc.

« M. A****. »

Charleroi, 22 novembre 1856.

« MONSIEUR,

« J'ai lu avec un grand intérêt vos lettres publiées « dans *le National*; vous les terminez en engageant le « lecteur à vous faire connaître son appréciation ; c'est ce « qui me met la plume à la main. Votre temps comme le « mien est précieux, je serai bref et vous dirai que quant « au fond je partage votre manière de voir ; la forme de- « vant nécessairement être modifiée selon les *éléments* « qui ont à constituer le noyau dissident dans le *milieu* « actuel.

« Vous touchez l'un des points les plus palpitants de « la question. — Celui qui arrête dans l'ornière, — et que « les libéraux n'avouent point — *l'assentiment de la femme.*

« Me serait-il permis de vous demander à traiter ce « point tout spécialement, non dans un journal, que « la femme, la mère, la fille lisent à peine ; mais dans « une de ces œuvres dramatisées comme vous savez les « faire. Aujourd'hui un volume de ce genre remue pro- « fondément le cœur des femmes en Italie, c'est la traduc- « tion de *Lucile* par A. Monod (un vol. in-18). Il faudrait

« moins de narré et plus d'actions, moins de raisonne-
« ments et plus de faits que dans cette œuvre, et, non-
« obstant les anathèmes qui frappent vos œuvres, le
« livre serait lu. — Que l'Écriture soit révélée ou non, ce
« n'en est pas moins elle que le clergé romain déclare
« *sa règle*; en *défendant toutefois* aux *laïques de jamais la*
« *lire!* — Ce serait le point à toucher d'abord, le premier
« pas à franchir pour la femme; et Dieu trouvera sa voie.

« Voilà, Monsieur, les idées que m'ont suggérées vos
« lettres; je vous les communique, et vous prie d'agréer
« l'assurance de ma considération distinguée.

« A. H. »

Je le répète, ce n'est point par vaine satisfaction d'amour-propre que je publie ces lettres, mais afin de constater que les idées, bien ou mal formulées par moi, me sont communes avec d'excellents esprits, que certes, d'après ces citations, l'on ne saurait accuser de *démagogie* et *impiété*.

Eugène Sue.

La Haye, 26 novembre 1856.

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *NATIONAL*.

« CITOYEN,

« Mon nom a été plusieurs fois cité par les organes « du parti clérical lors de la polémique engagée au sujet « des mandements de l'épiscopat belge. Je crois pouvoir « et devoir, quoique proscrit, usant d'un droit impres- « criptible, intervenir en cette discussion.

« Il y a, sans doute, quelque présomption de ma part à « me présenter sur ce champ de bataille, où ont déjà si « vaillamment combattu MM. VERHAEGEN, DE POTTER, « ainsi que l'énergique auteur du *Mandement rationaliste*, « et M. le ministre de l'intérieur, dont la circulaire, pleine « de modération et de fermeté, oppose le calme du droit « et de la raison aux injures des mauvaises passions en « délire : j'allais oublier M. BONIFACE, de qui l'ironie fine « et acérée, le style nerveux, la vaste érudition, l'inflexi- « ble logique, rappellent parfois les chefs-d'œuvre de « PASCAL.

« En songeant à de pareils devanciers, il me faut, je le « répète, une grande présomption, pour prendre part à ce « débat : mais vieux soldat de la libre pensée, j'entends

« le bruit de la lutte, *je marche au canon*, ainsi que disait « un général illustre, et je me jette dans la mêlée, n'ayant « pour moi que mon invincible dévouement à notre cause « commune.

« On l'a dit : une question nettement posée est à demi « résolue.

« Or, ne vous semble-t-il pas que la question qui préoc- « cupe si vivement les esprits peut être résumée de la « sorte :

« Du caractère et des preuves de la réaction « catholique.

« La réaction catholique offre-t-elle un danger « sérieux ?

« Quelles causes ont amené la réaction catho- « lique ?

« Par quels moyens pratiques pourrait-on triom- « pher de cette réaction ?

« Ces prémisses acceptées, j'entre en matière. »

LETTRES

SUR LA

QUESTION RELIGIEUSE.

I

Du caractère et des preuves de la réaction catholique.

—

Il est un fait démontré jusqu'à la dernière évidence : à savoir que *le* CRIME *du 2 décembre* a été le signal d'une réaction catholique à outrance dans tous les États de l'Europe.

Une fois de plus, à travers les âges, le pouvoir spirituel a demandé aide, et en retour a promis son appui au pouvoir temporel, quelle que fût son origine.

Une fois de plus, l'Église a renouvelé son pacte de sang avec les tyrannies victorieuses ou raffermies.

Une fois de plus, l'Église a dit aux despotes :

« — Vous reconnaîtrez ma suprématie, vous vous

« agenouillerez publiquement à mes pieds, moyennant « quoi je prête à vos desseins liberticides, homicides, « le tout-puissant concours de **mon Dieu :** il vous pro- « clamera, par ma bouche, instruments de la Provi- « dence, restaurateurs de la foi sainte et sacro-sainte.

« — Mon eau bénite lavera le sang dont vous êtes « couverts.

« — Je chanterai vos louanges dans mes temples, « j'appellerai sur vous et sur votre race les bénédic- « tions célestes.

« — J'énerverai, je châtrerai, j'hébèterai vos peu- « ples par tous les moyens dont je dispose ; je façon- « nerai les générations nouvelles à la sainte terreur de « mon autorité... Celui-là qui tremble devant le prê- « tre tremble devant le monarque.

« — Je ferai ceci pour vous... Vous ferez pour moi « cela : Écoutez !

« — Vous bâillonnerez les libres penseurs à seule « fin que je puisse les mettre au défi de me répondre.

« — *Item,* vous me laisserez impunément encou- « rager, propager les superstitions les plus ridicules, les « impostures les plus effrontées, les idolâtries les plus « imbéciles, telles entre autres (afin que vous n'en igno- « riez... jugez du reste par ce spécimen) que les mira- « cles de Notre-Dame-de-Myans, *de la Salette* et le « dogme de l'*Immaculée Conception.*

« — Et à ce propos, retenez bien ceci, ô despotes ! « plus abjectes, plus épaisses, plus crasses sont les « superstitions où nous plongeons un peuple, plus son

« intelligence s'obscurcit. Bientôt elle s'éteint et, avec « elle, ce peuple a perdu les notions du juste, du vrai, « du bien... Il a perdu la conscience de ses droits, de « sa dignité, de son indépendance... Alors, mais seule« ment alors, il devient gouvernable à merci et à misé« ricorde.

« — Ce pourquoi... et pour arriver à ces heureuses « fins :

« — *Item.* Vous laisserez foisonner dans vos États les « capucins, les dominicains, les franciscains, les orato« riens et autres milices régulières ou irrégulières, en« fants perdus ou éclaireurs de notre vieille garde ; le « bataillon sacré de la Compagnie de Jésus.

« — *Item.* Vous me laisserez envelopper vos États « d'un vaste réseau d'Associations religieuses : Saint« Vincent-de-Paul, Saint-François-Xavier et autres, « afin qu'à l'aide de ces innombrables confréries j'em« bourse des millions et des millions, produits par les « cotisations annuelles, et que j'aie dans presque cha« que famille un œil ouvert et une oreille tendue, « grâce aux pieuses délations des serviteurs et des ser« vantes affiliés aux confréries, et venant chaque se« maine *au rapport* dans mes confessionnaux.

« — *Item.* Vous m'abandonnerez *ipso facto* le mono« pole de l'instruction publique par cela seulement que « vous autoriserez mes établissements cléricaux : ils « auront vite et tôt ruiné les colléges, les pensionnats « laïques ; vu cette excellente raison que, grâce à nos « secrètes et immenses ressources, nous créerons à ces

« laïques une concurrence désastreuse, insoutenable, « de sorte qu'en très-peu de temps leurs établissements « étant pour la plupart fermés, les nôtres demeurant « seuls ouverts et florissants, les familles bon gré malgré « seront réduites à laisser leurs enfants dans l'ignorance « ou à nous les confier... Ensuite de quoi nous les façon- « nerons à notre usage et au vôtre, les dressant à por- « ter avec simplesse, résignation et humilité le bât « catholique et monarchique.

« — *Item.* Vous PRATIQUEREZ, non point s'il vous « plaît, en sournois, à la dérobée, uniquement sous « l'œil du Seigneur. Non, non, mais en public, avec « solennité, cérémonial, tapage et fanfares... Et non- « seulement vous pratiquerez, vous, Sire, égorgeur « imberbe de la Galicie et de la Hongrie; vous, Sire, « qui avez *travaillé* à Naples...; vous, Sire, qui avez « *travaillé*... ailleurs... mais les vôtres pratiqueront « mêmement, et mêmement pratiquera votre valetaille. « Vos entremetteurs, vos soudards, ceux-ci, les ongles « encore rougis du sang des vieillards et des femmes, « la moustache encore humide du vin de l'orgie, les lè- « vres encore chaudes des baisers des courtisanes, les « mains encore crispées par les convulsions du lans- « quenet, viendront s'agenouiller, le regard contrit, « l'air croyant, et recevront l'hostie... et aussi la rece- « vra le proxenète attardé loin de la table sainte par « cela seul que, selon le devoir de sa charge, il vient « de conduire furtivement à votre alcôve la sultane du « jour.

« — Oui, je veux cela, et il faut que cela soit... Plus « l'hypocrisie sera flagrante... plus sera notoire, ré« voltante cette farce sacrilége, plus elle soulèvera le « dégoût, l'indignation publique, plus je m'en réjouis « et m'en congratule... L'on jugera du redoutable pou« voir de l'Église par les abjections qu'elle impose...

« — *Item.* Vous n'inaugurez pas quoi que ce soit... « un pont, un monument, un chemin de fer, sans me « supplier humblement, vous présent, de bénir les« dites constructions, afin de bien constater aux yeux « des simples que, dans l'ordre moral ou matériel, rien « n'a cours que frappé de mon coin, que timbré de ma « griffe.

« — A ce prix, l'Église se prête à vous, despotes de « l'Europe... car l'Église ne se donne point... ainsi « que l'a dit et prouvé notre fils en Jésus-Christ l'évê« que d'Orléans. Donc... est-ce marché fait... mes « frères ?

« — C'est marché fait.

« — Topez là, mes compères.

« — Tope là, notre commère. »

Et, le marché conclu, ses conditions scrupuleusement exécutées de part et d'autre, l'Église et la Tyrannie ont dès lors marché d'accord en Europe.

Vous savez ce qui se passe en Autriche, en Italie, à Naples, et à cette heure en Espagne depuis le coup d'État d'O'Donnell, sans parler, et pour cause, de ce qui se passe en France :

Vous le voyez : même dans les États protestants de

la Confédération germanique, ainsi qu'en Hollande, en Suisse, la réaction catholique redouble d'ardeur et poursuit ce qu'elle appelle *sa croisade !*

Vous les avez lus, vous les lisez chaque jour ces mandements, ces lettres épiscopales, ces journaux *orthodoxes*. La violence hautaine, injurieuse de leur langage et souvent son cynisme insolent ou d'une déplorable grossièreté vous frappent de stupeur.

De pareilles gens ne sont pas les défenseurs, mais les souteneurs d'une cause... Jamais, jusqu'ici, les plus agressifs, les plus véhéments des champions du catholicisme n'étaient descendus à ces brutalités de paroles.

Certes, l'Église élevait jadis la voix pour exalter, pour consacrer les pieuses nécessités de la prison, de la confiscation, du gibet, de la roue et du bûcher benoîtement appliqués à la conversion, au châtiment des hérétiques ou des libres penseurs... et, à la voix de l'Église, coulait à flots, à torrents le sang des ariens, le sang des mahométans, le sang des vaudois, le sang des albigeois, le sang des huguenots.

Ces immenses tueries donneraient, il est vrai, au temple du Dieu des catholiques quelque peu l'apparence d'un gigantesque étal de boucher ; mais enfin si cette tant bonne et tant sainte mère l'Église dépouillait, égorgeait, torturait, brûlait ses victimes, ayant soin — cela va de soi — de se ganter de mitaines séculières afin de ne point maculer sa main grassouillette, cette douce et tendre mère prenait du moins sa voix la plus plaintive, la plus onctueuse pour dire à ses victimes :

« — Pauvres chères âmes dévoyées du chemin du « salut, pauvres chères brebis égarées... mon cœur se « navre, mon cœur se brise en vous livrant au couteau « séculier... je m'engraisse de vos dépouilles, c'est « vrai... je vous massacre, je vous livre aux flammes « de ce monde en manière d'avant-goût du feu éternel, « c'est encore vrai... mais je vous plains, mais je vous « pleure ; mais je prie pour vous, mes enfants ! »

Il n'en va plus ainsi de nos jours.

En attendant l'heure de courir sus aux hérétiques, notre bonne et sainte mère l'Église (que l'on nous pardonne cette trivialité) les *engueule* par l'organe de M. *Veuillot* de qui la voix, aujourd'hui toute-puissante, est seule religieusement écoutée de la catholicité tout entière.

Lisez ces mandements acerbes ou forcenés, ces pieux journaux rédigés en style clérico-poissard, vous y reconnaîtrez l'écho affaibli de la voix de ce M. Veuillot.

Ne vous y méprenez point. C'est un fait considérable à établir... fait à la fois grotesque et honteux, mais enfin démontré que ce M. Veuillot, le front superbe, le goupillon à la main, donne le ton, règle la mesure, l'accord et la gamme de ce chœur d'ignobles outrages vociférés avec un effrayant concert par les cléricaux contre les immortels génies qui sont la gloire des siècles, et contre les admirables conquêtes de l'intelligence humaine ; enfin — ce qui est bien autrement grave — contre les lois fondamentales, contre les principes constitutifs des sociétés modernes.

Et puisque je le tiens par un pan de son noir jupon, ce jésuite de robe courte, deux mots en passant à ce M. Veuillot... Depuis bien des années déjà, et récemment encore, il a, dans son journal, déversé sur moi l'injure, la calomnie en langage de mauvais lieu... Je ne me suis jamais donné le souci de répondre audit M. Veuillot; je prendrai aujourd'hui cette liberté grande, cette réponse rentrant d'ailleurs dans le cadre que je me suis tracé.

Ce M. Veuillot, inspirateur suprême, régulateur dictatorial du fond et de la forme de la polémique actuellement soutenue par l'épiscopat et par les journaux catholiques, ce M. Veuillot, fort de l'appui de son pape, du sacré collége, de la sacrée consulte et autres sacrées congrégations, certain surtout de l'impunité, s'est, depuis le 2 décembre, mis à l'aise. Le saint homme s'est, comme on dit vulgairement, déboutonné... puis, grimpé sur l'autel, les poings sur les hanches, non-seulement il a couvert de grossières injures, d'abominables calomnies, d'obscurs écrivains comme moi; non-seulement il a nié, insulté les plus illustres génies dont s'enorgueillissent la France et le monde...; mais loin d'excuser humblement ses apostasies, *ses turpitudes, ses ignobles appétits matériels* (ce sont ses propres expressions), il a traité de gredins, de butors, de galériens, de septembriseurs, de *Lacenaires,* d'athées, etc., etc., les bonnes gens qui, dans leur simplesse, hasardaient timidement ce petit raisonnement :

« Avoir été un vaurien, un mécréant, n'est peut-

être point une présomption infaillible de sainteté future?... Avoir commis des turpitudes, s'être abandonné à d'ignobles appétits matériels... ne sont peut-être point, quoique très-favorables et très-honorables assurément, des antécédents tout à fait suffisants pour s'ériger en défenseur privilégié de l'Église, et vitupérer très-vilainement, très-outrageusement les hommes de bien qui jamais ne se sont écartés du droit chemin? »

Vous le voyez, TARTUFE est de beaucoup dépassé. Le *pauvre homme,* surpris la main sur le genou d'ELVIRE, baissait du moins les yeux, les roulait d'un air confit et surtout déconfit, se frappait humblement la poitrine, confessait à genoux sa coulpe d'une voix dolente, s'écriait lamentablement qu'il était un grand pécheur! demandait vite à Laurent sa discipline, courait se renfermer chez lui, et bientôt des gémissements éplorés, entremêlés d'oraisons jaculatoires et du retentissement de la flagellation, pouvaient donner à croire que le saint homme déplorait et châtiait ses intempérances charnelles.

Mais ce M. Veuillot...? Oh que non point!

A-t-il hier chiffonné d'aventure le tablier graisseux de *Maritorne* ou paillardement délacé le brodequin éculé de *Turlurette,* écoutez le *père Duchesne* du catholicisme :

« — Eh bien, quoi donc?... Est-ce que ces papelar-
« dises n'ont point été absoutes ce matin par mon con-
« fesseur... drôles... gueux que vous êtes... doubles

« païens qui n'en approchez jamais, vous! du tribunal « de la pénitence! »

M. Veuillot s'est-il demandé : — Qu'est-ce qui valait mieux : vendre sa plume à la démocratie ou au clergé...?

Écoutez notre homme :

« — Eh bien!... quoi donc? Est-ce qu'en définitive... « illuminé de la grâce de l'Esprit-saint, je ne l'ai pas « vendue au clergé... ma plume?... Est-ce que, chaque « jour, je ne prêche pas une croisade contre vous, bâ- « tards de Voltaire... parpaillots, buveurs du sang des « prêtres? Est-ce que je n'ai pas témoigné mon âpre « regret que *l'on n'eût point brûlé Luther?*.. Mais pa- « tience... patience! la flamme des bûchers n'est pas « éteinte, elle couve... et un jour le feu nous purifiera « de vos infections, membres pourris du céleste corps « de ***Jésus,*** mon doux et divin maître! »

Ce M. Veuillot a-t-il, claquant des dents, suant la peur, acclamé à pleins poumons cette république qu'il traîne aujourd'hui dans la boue...? Écoutez encore :

« — Eh bien!... quoi donc?... Oui, je l'ai acclamée, « la république, parce que je tremblais pour mon cou, « terroristes que vous êtes! apôtres de la sainte guil- « lotine!... Mais lorsque ma sotte peur s'est évanouie « et que, en *décembre,* j'ai vu la république égorgée la « nuit dans un guet-apens... est-ce qu'alors et depuis... « je ne l'ai pas toujours honnie, vilipendée, conspuée « comme elle méritait de l'être, cette infâme démago- « gie!... cette fille des rues toujours soûle de vin et « de sang!... cette sale voleuse, cette crapule, qui,

« en 48, mettait la main dans le gousset de ses *prati-*
« *ques* et qui partageait son lucre immonde avec vous,
« pourvoyeurs de bourreau, aboyeurs d'échafaud, etc.! »

Que dirons-nous?... L'insolence, le cynisme des apostasies de ce M. Veuillot en vinrent à ce point de soulever l'indignation de quelques catholiques. MM. de Montalembert et de Falloux, entre autres, moins encore désireux peut-être de conjurer les périls qu'ils redoutaient, en voyant leur Église si hautement compromise par les doctrines de *l'Univers*, que jaloux d'apaiser cet âpre prurit de haine cuisante, invétérée, qui démange si fort aux dévots... résolurent de perdre ce M. Veuillot.

Donc, ils se firent un jour apporter dans le bureau de leur Revue, *le Correspondant* (bureau dont ils firent préalablement et prudemment ouvrir toutes les fenêtres...), une collection de *l'Univers religieux*, mirent des gants, prirent des crochets, puis, fouillant dans cet énorme tas de calomnies, de mensonges, d'injures et d'apostasies, ils choisirent avec amour, trièrent avec délices ce qu'il y avait de plus odieux, de plus flétrissant à l'endroit de M. Veuillot, remplirent de ces abjections une grosse brochure qui, selon leur charitable espoir, devait déverser l'ignominie sur ce M. Veuillot, en le couvrant de *son propre vomissement*, ainsi que dit l'Écriture... peut-être sacrée, mais nullement attique.

Le rédacteur en chef de *l'Univers religieux* reçoit en plein l'immonde avalanche...

Vous le croyez peut-être submergé... noyé?...

Oh! que non point!... Il se secoue, s'essuie... et, le poing menaçant, l'écume aux lèvres :

« — Quoi, traîtres!... Quoi! faux frères... Quoi! Judas!
« vous osez incriminer mon passé... à moi... Veuillot...
« Louis Veuillot!!! Moi, à qui notre saint-père a dit
« au Vatican, dans son cabinet, en propres termes,
« parlant à ma propre personne : — *Va, mon fils, c'est*
« *bien.* — Moi Veuillot! à qui Leurs Grandeurs NN. SS.
« les archevêques ont archi-répété : — *Va, mon fils,*
« *c'est très-bien....* — Moi à qui Nos Seigneurs les évê-
« ques ont dit : — *Va, mon fils, c'est excellemment*
« *bien!!!* — A genoux, pleutres qui m'attaquez! rétrac-
« tez-vous... implorez ma miséricorde... sinon je vous
« fais excommunier par *mon clergé,* puis je vous pour-
« suis comme diffamateurs par-devant la justice et,
« vous le savez, de nos jours dame Justice ne se montre
« point bégueule pour Loyola... sans quoi il la traite-
« rait environ comme *saint Léotade* a jadis traité cette
« petite drôlesse de *Cécile Combette!* »

MM. de Montalembert et de Falloux se le sont tenu pour dit et très-bien dit... Ils ont demandé grâce, ou peu s'en faut, à ce terrible homme, et *le Correspondant* a fait piteusement amende honorable aux pieds de *l'Univers religieux* par l'organe de je ne sais plus quel abbé.

J'ai dû tenter de caractériser le style, la pensée, la moralité de l'œuvre que le rédacteur en chef de *l'Univers religieux* poursuit dans son journal avec une re-

marquable et significative audace ; M. Veuillot, cela n'est plus discutable, étant l'organe avoué, accrédité de cette réaction catholique à outrance qu'il est urgent de combattre aussi à outrance et à tout prix.

Il ne faut point se le dissimuler, le parti prêtre est très-intelligent, très-fin, très-retors, très-prudent : il excelle à faire le plongeon ou à contrefaire *le mort* tant que le moment n'est pas venu où il croit pouvoir se redresser de toute sa hauteur... redoutable et menaçant...

Or, pour le parti prêtre, ce moment-là est aujourd'hui venu.

Lisez et méditez *l'Univers religieux*, dont les mandements épiscopaux ne sont que des paraphrases décolorées. Personne, d'ailleurs, n'est dupe de la comédie jouée par MM. de Falloux et de Montalembert. Ces gentilshommes ont fait, comme on dit trivialement, *les dégoûtés* au sujet des brutalités hardies et des aveux téméraires de M. Veuillot, mais, au fond, — ils pensent absolument ce qu'il pense, — ils veulent absolument ce qu'il veut : — faire, de gré ou de force, rétrograder la raison du siècle jusqu'au moyen âge ; mais ils trouvent impertinent que ce roturier, cet ex-bohème ait l'oreille du pape et de l'immense majorité du clergé.

Ces gentilshommes, écrivains châtiés, élégants, ont accoutumance, M. de Montalembert surtout, de distiller goutte à goutte la haine et le venin avec une sorte de coquetterie vipérine, de mielleuse cruauté, de mièvrerie empoisonnée, complétement opposée (au point de

vue de l'art) à la verve tapageuse et sottisière de leur rival, souvent rehaussée d'une plaisanterie de gros sel, ou parfois encore, lorsqu'il peint le vice, relevée d'une pointe de lubricité dont le ragoût affriole singulièrement la secrète dépravation du prêtre, forcément éclose dans les ténèbres impures du confessionnal.

La première divergence de MM. de Falloux et de Montalembert n'est donc, en ce qui touche le rédacteur en chef de *l'Univers,* que querelle et jalousie de métier.

Le Correspondant a les mêmes visées que *l'Univers religieux ;* il veut seulement employer la sape et la mine, pour s'emparer d'une position que M. Veuillot veut et croit emporter par une attaque de vive force et à ciel ouvert.

En vérité, de la part de ces *talons rouges* du catholicisme, c'est se moquer du monde que de traiter M. Veuillot de *sans-culotte,* de l'accuser de témérité ou d'exagération!

Est-ce que l'on ne se souvient pas encore des discours de M. de Falloux au sujet de l'expédition de Rome... cette expédition que M. de Montalembert, ami du pieux orateur, voulait ensuite benoîtement poursuivre à l'*intérieur* de la France?

Donc, pas d'équivoque! et afin de résumer en quelques mots cette lettre destinée à préciser, à prouver par des faits la réaction cléricale : — il est acquis à la discussion : — qu'à cette heure en Europe, en Amérique, — partout enfin où, pour le malheur de l'humanité, s'est perpétuée la religion catholique, les prêtres

de cette religion — ici sans le concours du pouvoir temporel — ailleurs complices d'exécrables despotes — ont entrepris une croisade active, infatigable, acharnée, menaçante contre la raison et les libertés des peuples.

Et maintenant, le triomphe de cette croisade est-il probable ou possible?

En d'autres termes :

La réaction catholique offre-t-elle un danger sérieux?

Telle est la question que je me propose d'examiner, cher citoyen, dans une prochaine lettre.

La Haye, 13 octobre 1856.

Salut et fraternité.

Eugène Sue.

II

La réaction catholique offre-t-elle un danger sérieux?

—

— Oui, le danger de la réaction catholique me semble extrêmement grave, parce que dans la majorité des grands États de l'Europe où la presse est bâillonnée, la tribune muette, les libertés anéanties, la terreur à l'ordre du jour, l'Église est devenue la complice et le soutien d'un despotisme formidable.

— Oui, le danger de la réaction catholique me semble extrêmement grave, parce que, dans des États protestants tels que jadis la *Belgique* et actuellement la *Hollande* et la *Suisse,* l'on a vu, l'on voit encore, soit par tactique parlementaire, soit par un entraîne-

ment dont la générosité peut seule égaler, selon moi, la funeste aberration, des hommes de liberté consentir à apporter au parti clérical — dont ils ont été, dont ils seront toujours complétement dupes, — leur alliance, leur appui lors de certaines questions politiques, et l'appoint de leurs votes lors de certaines nominations électorales.

(Nous reviendrons plus tard à l'examen de ces coalitions, sujet d'une haute importance morale, en recherchant les *causes* de la situation.)

— Oui, le danger de la réaction catholique me semble extrêmement grave, parce que l'Europe se trouve, à cette heure, dans *une époque de transition* qui doit amener sa transformation et sa complète régénération.

Expliquons-nous.

Évidemment LES CHEMINS DE FER et LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE sont des découvertes autant, sinon plus *révolutionnaires* que la découverte de la boussole, de la poudre à canon et de l'imprimerie, qui ont jadis révolutionné, transfiguré le monde.

Combien sont plus puissantes encore les découvertes de notre siècle ! !...

La parole écrite, transmise presque instantanément d'un pôle à l'autre du globe ! les peuples rapprochés, mis en contact quotidien, en rapports permanents d'industrie, en incessante communion de pensée, grâce à des moyens de locomotion qui doublent, quadruplent la durée de la vie de l'homme et sa richesse, puisqu'il

peut accomplir en deux jours un voyage qui durait une semaine, et que, selon l'axiome moderne, *le temps c'est l'argent... c'est le capital ;* en un mot, les incalculables conséquences de ces découvertes au point de vue de l'affranchissement moral et matériel des peuples nous causent une sorte de vertige lorsque nous songeons à l'avenir...

Mais, ne l'oublions pas! nous *transitons* vers cet avenir.

Or, les époques de transition, d'enfantement sont toujours pénibles, laborieuses, confuses : les dernières lueurs du passé s'éteignent dans les ténèbres des âges révolus, et à peine aperçoit-on les premières clartés de l'aube nouvelle.

Les générations, tourmentées du *mal de l'avenir,* s'agitent inquiètes, haletantes dans cette pénombre qui n'est plus la nuit et qui n'est pas encore le jour, — tantôt vaillantes, tantôt défaillantes, — tour à tour livrées à de mornes découragements ou aux élans d'un impétueux espoir, détachées de ce qui a été, mais incertaines de ce qui sera, — très-préoccupées de leur bien-être, de leurs intérêts matériels, symptômes à la fois heureux et regrettables — regrettables en ce qu'ils sont encore incomplets par l'absence du profond sentiment de la *solidarité humaine,* — mais heureux en cela qu'ils attestent les tendances actuelles à s'affranchir de l'effroyable sujétion de la misère.

Les générations de notre époque, ne nous abusons pas, peuvent donc, en raison même de leurs aspirations

confuses, de leurs incertitudes, de leurs fréquentes défaillances, de leurs fatales oscillations, offrir passagèrement une proie facile au despotisme du sabre ou à l'abrutissante domination cléricale !

Qui sait, enfin, si ces sublimes découvertes qui assureront un jour l'émancipation morale et politique des peuples ne serviront pas transitoirement d'arme terrible à la tyrannie?...

J'ai dit *transitoirement,* parce que l'avenir appartient à la DÉMOCRATIE, à la LIBERTÉ, au RATIONALISME, à l'INDUSTRIE, à la PAIX.

Cela est inévitable en vertu de la loi infaillible du PROGRÈS.

Le progrès se formule, se démontre mathématiquement comme l'algèbre et la géométrie.

Il n'est pas plus donné à l'homme de suspendre la marche incessante du *progrès* que de suspendre la marche du temps... que de s'opposer à l'influence fécondante du soleil...

Mais il est donné à l'homme de ne point utiliser cette influence fécondante... mais il est donné à l'homme de hâter ou de retarder, en ce qui le touche, l'action du progrès... cette hâte ou ce retard, presque inappréciables sans doute à travers les évolutions de l'humanité, pour qui les siècles sont des secondes, cette hâte ou ce retard sont très-appréciables aux générations présentes.

Or, s'il est démontré qu'en vertu de la loi infaillible du progrès, l'avenir appartient à la démocratie, à la

liberté, au rationalisme, à l'industrie, à la paix, il est non moins évident qu'il dépend et dépendra des dernières générations de notre siècle *de voir* ou *de ne pas voir* l'avénement de l'ÈRE NOUVELLE, — soit qu'elles s'élancent résolûment vers l'avenir, — soit qu'elles s'immobilisent dans le présent sous le joug des despotes ou du prêtre.

Aussi, je le repète : — Oui, la réaction catholique me semble extrêmement grave en ces circonstances *transitoires* où nous sommes, parce que l'Église est avant tout et surtout un *instrument d'autorité absolue* fonctionnant à son profit et à celui de ses complices : elle excelle et a toujours excellé à dresser des *sujets* dociles au frein, résignés au fouet.

Ainsi jadis les esclaves, les serfs des abbayes étaient payés le double des autres en raison de leur réputation d'obéissance craintive, puisque les apôtres du Christ — à l'éternelle honte et exécration du catholicisme — ont vendu, acheté, possédé des esclaves ou des serfs de leur sang, de leur race, et qu'ils ont conservé des vassaux jusqu'en 1789.

L'Église, par tradition séculaire, tient donc fabrique continuelle et boutique ouverte de *servage :* les enfants qu'on livre au clergé ou ceux dont il s'empare sont donc essentiellement façonnés par lui A CROIRE *sans raisonner,* à se SOUMETTRE *sans examen,* — si stupide que soit la croyance, — si infamante que soit la soumission, — si monstrueuse que soit l'autorité.

Imbu, pénétré de ces doctrines, l'enfant devient

adolescent, devient homme... et, d'ordinaire, il ne pratique point ses devoirs religieux, souvent même il pose en esprit fort, rit des miracles et des saints, du diable et de ses cornes, s'adonne à ses plaisirs, à ses passions... Mais, ne vous y trompez pas, cet homme garde à jamais l'*empreinte catholique...*

Oui, reçue dès l'enfance, cette empreinte devient indélébile, fatale... et désormais l'homme apporte dans le cours de sa vie de citoyen, dans ses rapports avec l'autorité régnante, l'habitude de la soumission sans examen et le besoin d'*être commandé.*

Voyez aussi combien le despotisme s'implante et s'enracine facilement dans les États catholiques?

Voyez combien ces peuples ont peu le sentiment normal de la liberté, la conscience de leurs droits, de leur dignité?

Oh! sans doute, lorsque le joug leur paraît trop humiliant ou trop cruel, la nature se révolte chez ces peuples, et ce joug, ils le brisent dans un élan d'héroïsme admirable... Mais tôt ou tard effrayés des libertés dont ils n'ont pas le rudiment, l'habitude, ils souffrent qu'on les leur ravisse; le besoin d'*obéir* reprend le dessus... et parfois ils subissent un joug plus odieux que celui qu'ils ont brisé!

— La France, — l'Italie, — l'Espagne sont, sous ce rapport, et en proportions diverses, essentiellement infectées du virus catholique, et l'un des plus grands dangers de la situation actuelle est de voir l'inoculation de ce virus — mortel à la liberté, à la dignité,

à la raison humaine — prendre une nouvelle et redoutable extension par le fait des envahissements continuels de l'*éducation* (dite) *religieuse* imposée aux établissements laïques...

Là même... l'enfant est constamment à la merci du prêtre, sous prétexte de catéchisme, de confession, de communion, de confirmation et autres appeaux tendus par l'Église sur le parcours de notre berceau à notre tombe, afin de nous piper au passage. L'intelligence si malléable de l'enfant reçoit et conserve toujours, je le répète, l'*empreinte catholique*... et s'ensuivent les conséquences politiques déduites précédemment.

— Oui, le danger de la réaction cléricale me semble extrêmement grave, parce qu'enfin, jamais plus qu'à cette époque, le clergé de tous les pays catholiques n'a marché avec un accord, une entente plus redoutables...

Et, pour ne citer qu'un fait entre mille, souvenez-vous que le même jour, presque à la même heure, a été fêtée en Europe, avec un tapage inaccoutumé, la promulgation du dogme de l'*Immaculée Conception*.

Peu importe le plus ou moins d'absurdité de cette pitoyable comédie renouvelée des plus mauvais *mystères* du moyen âge... Ce qui est considérable, ce qui est effrayant dans ce fait, c'est que le jour de cette cérémonie le parti prêtre a passé la revue de ses forces, s'est compté, s'est vu, s'est cru en nombre suffisant pour commencer l'attaque, et, par l'organe de M. Veuillot, il a donné le signal de cette nouvelle croisade à

outrance dont s'alarment avec raison les esprits les plus froids et les plus modérés.

Je crois avoir surabondamment démontré combien est dangereuse la réaction catholique actuelle et, avant de rechercher par quels *moyens pratiques* il serait possible de lutter contre le péril et d'en triompher peut-être... il convient d'examiner les *causes de cette réaction*.

Ces causes reconnues, il est à espérer qu'elles ne se reproduiront point... En ce cas, le parti prêtre perdra bientôt une grande partie de sa puissance et ainsi seront d'autant plus simplifiés les moyens à employer pour abattre l'ennemi.

L'examen des *causes de la réaction catholique* sera le sujet de la prochaine lettre que j'aurai l'honneur de vous adresser, cher citoyen.

La Haye, 24 octobre 1856.

Salut et fraternité.

EUGÈNE SUE.

III

Quelles causes ont amené la réaction catholique.

—

J'ai précédemment signalé le danger que présentait, que pouvait présenter encore (selon moi du moins) l'alliance ou la coalition des hommes de liberté et des cléricaux.

Cette alliance conclue dans d'excellentes intentions a été, j'en suis convaincu, l'une des causes les plus déterminantes du succès de la réaction catholique en Suisse et peut-être aussi en Belgique et en Hollande.

Et voici comment :

Le parti clérical recrute, on le sait, en tous pays l'immense majorité de ses adhérents parmi les classes les moins éclairées des populations : il les domine par la

puissante influence du prêtre et par celle de la femme : celle-ci reçoit *le mot d'ordre* dans le secret du confessionnal, et obéit à l'impulsion qu'elle communique ensuite à son mari ou à ses enfants.

Le parti clérical compte encore pour auxiliaires grand nombre de citoyens riches ou de grands propriétaires qui, — plus ou moins alarmés des doctrines sociales, — regardent véritablement comme divine une religion formulant ainsi que suit la question du prolétariat :

« — En raison de la chute originelle, toi prolétaire,
« tu es condamné à vivre éternellement dans les larmes
« et dans une misère atroce sur cette terre maudite.
« C'est ton lot. Ne regimbe point contre cette fatalité.
« Plus tu souffriras, plus tes souffrances seront agréables,
« délectables au Seigneur, etc. »

Effectivement... rien de plus simple, de plus net et surtout de plus commode que cette économie sociale, surtout pour ceux-là qui, l'appliquant *à autrui,* vivent plantureusement de leur prébende, de leur bénéfice ou de leur opulent patrimoine.

Aussi, nous le répétons, généralement la classe riche appartient au parti prêtre.

A ces considérables moyens d'action que possèdent les cléricaux, que pouvaient opposer les hommes de la liberté?...

Uniquement la rigidité de leurs principes, la logique inébranlable de leur foi rationaliste, l'exemple de leur conduite, l'active propagande des idées saines, droites,

morales, dont l'élévation, la pureté contrastent avec les basses ténèbres où la superstition catholique plonge les esprits ignorants, faibles ou aveuglés.

Les hommes de liberté devaient enfin se montrer conséquents avec leurs idées en signalant sans paix ni trêve le parti prêtre comme L'ENNEMI.

Les libéraux en Belgique, en Hollande, en Suisse ont vaillamment suivi cette ligne de conduite. Aussi ont-ils obtenu souvent des résultats excellents; oui, par l'unique et irrésistible attrait du juste, du bien, du vrai, ils ont souvent soustrait à la funeste objurgation cléricale une notable fraction de la masse prolétaire, malgré la cruelle sujétion où la réduit souvent sa misère.

Mais, de bonne foi! quel trouble, quelle incertitude, quels doutes n'ont pas dû surgir plus tard dans l'esprit de ces masses, lorsqu'elles ont vu les hommes, en qui elles avaient et devaient avoir confiance, pactiser avec le parti que ces mêmes hommes leur signalaient naguère comme L'ENNEMI!

Puissé-je me tromper! mais je crains que, quels qu'aient été leurs avantages momentanés, ces coalitions, au point de vue moral, n'aient produit un effet fâcheux :

Le peuple — dans sa naïveté, dans sa franchise — est incapable de comprendre les exigences de la tactique électorale ou parlementaire : il a donc pu soupçonner les hommes de liberté d'avoir, par calcul, par passion, exagéré la noirceur de l'*ennemi*, et les craintes qu'il inspirait puisqu'ils *s'alliaient avec lui;* or, le parti clérical, exploitant avec sa profonde astuce la faute,

après tout honorable, de ses adversaires, lui donnant même un caractère qu'elle n'avait pas, a dit aux bonnes gens :

« — Voyez ces libéraux... ces radicaux!... Nous « étions à leurs yeux, prétendaient-ils, des monstres « de duplicité, d'hypocrisie... Nous exploitions à notre « profit, ô peuple abusé! l'ignorance et le fanatisme où « nous te maintenions par un odieux machiavélisme... « et cependant les voici à nos pieds ces insulteurs, ces « contempteurs de notre sainte religion!... Ils implo- « rent humblement notre alliance! nous ne sommes « point allés à eux!... *ils sont venus à nous*, ces es- « prits forts, ces fils de Voltaire... Or, de deux choses « l'une : ou bien ils croyaient, ils croient encore sincè- « rement que nous sommes les monstres qu'ils préten- « dent... et nonobstant ils nous tendent la main... En « ce cas, quelle lâcheté, quelle hypocrisie de leur part!... « Ou bien ils nous ont sciemment calomniés d'une « manière abominable, et en ce cas, combien est « grande leur scélératesse! »

Tel a été, — je l'affirme, — le langage du parti prêtre en Suisse où la réaction catholique est peut-être plus menaçante encore qu'en Belgique ou en Hollande.

Or, ce langage très-perfide, très-spécieux, n'a eu malheureusement que trop d'échos parce que, nous le répétons, le parti prêtre se recrute surtout parmi les intelligences peu éclairées.

Une autre cause de la réaction catholique est celle-ci, à savoir :

— Le peu de concordance, de logique qui semble parfois exister — en France, par exemple — entre la pratique et la théorie, entre la conduite et les paroles de la plupart des rationalistes.

Ainsi, en fait, en principe, suivant notre législation, l'intervention de l'Église est complétement inutile ou superflue en ce qui touche la consécration des actes de l'état civil, celui-ci ayant seul le droit légal d'enregistrer valablement la naissance, le mariage et le décès, — d'où il suit : que les cérémonies du culte relatives au baptême, à la bénédiction nuptiale et aux funérailles, sont aux yeux du bon sens, des vanités, des idolâtries dont le plus grave inconvénient est d'enrichir l'escarcelle de l'Église, de perpétuer sa funeste influence sur les masses persuadées de l'indispensable nécessité des sacrements religieux.

Ainsi raisonnent les rationalistes : leur raisonnement est parfaitement juste et logique, je l'approuve de tous points. Il est le mien. Seulement le parti clérical — s'adressant à ses ouailles — leur dit ceci :

« — Oh! que les voilà bien encore ces esprits forts... « ces fils de Voltaire... Combien de fois ne les avons-« nous pas entendus nier la sainteté... l'indispensable « nécessité des sacrements religieux ?... Vaines pa-« roles...abominable forfanterie du crime! Ces malheu-« reux mentent jusque dans leurs blasphèmes... Ils « n'ont pas même l'audace de leur impiété. *Est-ce qu'ils « osent ne pas faire baptiser leurs enfants?... Est-ce « qu'ils osent se passer de la bénédiction nuptiale* qu'ils

« nous demandent agenouillés à nos pieds?... *Est-ce* « *qu'ils osent se passer de notre présence à leurs der-* « *niers moments?... Est-ce qu'ils ne demandent pas à* « *l'Église l'extrême-onction, et la pompe des funé-* « *railles?* »

Et les bonnes gens, de se dire dans leur simplesse :

« — Dame! il a raison, M. le curé... Ces prétendus « esprits forts font comme cela les dégoûtés de la « messe; mais, en fin de compte, *ils y viennent* comme « nous pour le baptême, le mariage et l'enterrement... « Ouais... pour que ces beaux raisonneurs, ces beaux « discurs, ces beaux savants s'agenouillent dans ces oc- « casions-là aux pieds de M. le curé... il faut que la « religion soit *fièrement forte et fièrement vraie!!*... Ils « se moquent donc de nous autres lorsqu'ils nous disent : « — il n'y a que le mariage à la mairie qui compte... »

Je cite presque textuellement cette réflexion qui m'a été faite en France peu de temps avant mon exil. Elle s'appliquait à l'un de nos amis, rationaliste très-connu par la fermeté de ses opinions antireligieuses; et néanmoins cédant à des obsessions de famille très-respectables, sans doute, il consentait à la consécration de son mariage par l'Église, quoiqu'il eût cent fois dit et écrit : — Que le mariage civil était le seul réel et valable aux yeux d'un homme de bon sens.

Et maintenant pourquoi nous étonner de ce que les simples d'esprit continuent de subir l'influence cléricale, lorsque les esprits éclairés, résolus et, hâtons-nous d'ajouter, réellement convaincus de la vanité des sacre-

ments religieux, se résignent cependant à les publiquement endurer (sauf de rares exceptions confirmant la règle) par suite de capitulations que nous comprenons parfaitement, mais que nous regrettons et que notre ami aura regrettées comme nous, en songeant à la gravité de cet apparent démenti donné à ses principes, à ses paroles, à ses écrits!

Enfin ces concessions ne sont-elles pas surtout un déplorable exemple offert à ceux-là que nous avons mission de *rationaliser*, si cela se peut dire? Quel accroissement de puissance l'*ennemi* ne puise-t-il pas dans cette contradiction entre la pratique et la théorie chez ses adversaires les plus décidés!...

Une autre cause très-active de la réaction catholique est encore, selon moi, l'espèce de guerre déclarée depuis quelque temps au protestantisme, non-seulement par les hommes de liberté modérée, mais par grand nombre de radicaux et de libres penseurs.

Ajoutons — afin d'être équitables — que le protestantisme semble justement choisir, pour manifester son intolérance, le moment même où le catholicisme redouble de violence et d'audace.

Ainsi à Londres le clergé anglican prétend interdire le dimanche l'innocente distraction de la musique aux promeneurs du Parc. Il rend de plus en plus rigoureuse, insupportable, l'observance dominicale déjà si absurde : il multiplie les jeûnes publics et autres jongleries parfaitement dignes de l'Église romaine.

Ces fautes capitales du protestantisme, très-perfide-

6.

ment exploitées par le parti clérical, sont encore l'une des causes de son succès actuel.

Quoi qu'il en soit, malgré les détestables manifestations d'intolérance échappées à quelques sectes protestantes, les hommes de liberté, quelle que soit leur nuance, nous paraissent commettre — en attaquant la religion réformée — une erreur aussi préjudiciable à la cause de la raison humaine que fructueuse aux cléricaux.

Certes, les libres penseurs — et je m'honore de compter parmi eux — n'accordent pas plus de créance et de fiance au protestantisme qu'au paganisme, qu'au catholicisme, qu'au mahométisme, qu'au bouddhisme... ou à toute autre invention des hommes, imaginée par les castes sacerdotales à seule et unique fin de subtiliser plus ou moins de prépotence, de considération ou de pécule. L'IDÉAL — très-réalisable d'ailleurs (mais avec le temps) — doit être, à mon avis : — le *rationalisme pur,* — grâce auquel nous tous qui le pratiquons nous pouvons défier hautement les hommes religieux, à quelque Église qu'ils appartiennent, de remplir mieux que nous nos devoirs d'*honnête homme,* de *bon citoyen*, et de se montrer en paroles et en actions plus pénétrés que nous du sentiment de fraternelle solidarité qui doit relier tous les membres de la grande famille humaine.

Je suis invinciblement convaincu qu'un jour, et par suite d'évolutions successives vers la vérité, les classes actuellement déshéritées en viendront aussi à trouver

dans leur raison, dans le sentiment naturel du juste et de l'injuste, du bien et du mal, les principes suffisants à l'accomplissement des devoirs de l'*homme de bien.*

Telle est ma profession de foi.

Mais ne faut-il pas en toutes choses distinguer le *désirable* du *possible* — admettre la différence qui existe entre *aujourd'hui* et *demain* — voir les hommes, non pas tels que l'on voudrait qu'ils fussent, MAIS TELS QU'ILS SONT ?

Ne faut-il pas enfin, surtout et avant tout, tenir compte de l'inexorable loi des *transitions,* en vertu de laquelle il est presque toujours matériellement, moralement impossible d'arriver du *mal* au *bien* de prime saut et sans passer par la gradation du *mieux* ou du *moins mal?* — Moyen terme, degré transitoire entre le MAL et le BIEN ?

Je puis m'abuser sur l'état *vrai* des choses, je le désire, mais selon moi cette réalité est déplorable et il faut l'accepter telle quelle dans le but de la modifier, de l'améliorer.

Donc, à mon sens, il serait impossible d'espérer que les masses, telles, hélas ! que l'ignorance les a faites, plongées à cette heure dans les obscurs bas-fonds du catholicisme, pussent — de prime saut et sans transition aucune — s'élever soudain jusqu'au *rationalisme.*

Autant vaudrait affirmer qu'un homme ayant passé sa vie dans une obscurité profonde, et que l'on exposerait brusquement à la lumière du soleil, aurait

conscience de cette lumière autrement que par l'éblouissement intolérable qu'elle lui causerait. Habituez-le au contraire graduellement à supporter l'éclat du jour, il jouira bientôt sans péril et avec ravissement de ces splendeurs nouvelles pour lui.

En d'autres termes :

Il me semble malheureusement évident que, quelle que soit la nature de l'éducation que l'on puisse espérer de donner un jour aux masses catholiques, que quels que soient les moyens d'action dont on puisse disposer un jour pour les éclairer... leur immense majorité, fatalement habituée aux pratiques religieuses, ressentira longtemps encore le besoin impérieux d'un culte. Il devra être de plus en plus épuré, simplifié, spiritualisé sans doute... Mais enfin un CULTE sera, je le crains, longtemps encore *indispensable.*

Je le répète, pendant longtemps, bien longtemps encore, peut-être, les masses laissées jusqu'ici dans une déplorable ignorance, et subissant l'irrésistible empire de la coutume, de la tradition, ne pourront, je le crains, quelle que soit l'éducation qu'elles reçoivent à l'avenir, se *passer complétement d'un culte;* or, en nos temps modernes, un culte ne s'improvise point. Celui de la *déesse Raison*, malgré l'incontestable élévation de l'idée qu'il symbolisait, n'a pu rallier les masses... Il en a été de même du culte de l'*Être Suprême...* et l'on a vu de nos jours ce qu'il avint du culte *saint-simonien,* malgré le mérite très-éminent des chefs de cette école.

Donc, à mon sens — et je reviens à l'une des causes du succès de la réaction catholique — les hommes de liberté, les radicaux, les rationalistes ont peut-être inopportunément attaqué le protestantisme, sorte de religion transitoire... *de pont,* si je puis m'exprimer ainsi, et à l'aide duquel on doit arriver assurément au rationalisme pur, tout en subissant cette fatale nécessité d'un *culte* auquel la masse de la population ne saurait encore à cette heure renoncer.

Nous prions nos lecteurs de ne pas nous accuser de *contradiction* avant d'avoir lu la dernière de ces lettres, où nous espérons réfuter péremptoirement le reproche que l'on pourrait maintenant nous adresser. En effet... nous, libre penseur, pénétré des périls inhérents à toute religion, nous admettons cependant la nécessité d'une religion (transitoire, il est vrai), mais redisons-le : il faut distinguer le *possible* du *désirable.*

L'on doit, ce me semble, accepter les hommes tels qu'ils sont, tenir compte de leurs infirmités actuelles, afin de les guérir; or, pour qu'elle soit durable, une guérison est soumise à des phases nécessaires.

Il faut enfin le reconnaître : il est des degrés dans le mal, et le *demi-mal* est préférable au *mal absolu.*

Plus nous pratiquons les hommes et les choses, moins nous pouvons comprendre et conséquemment accepter la doctrine inflexible du TOUT OU RIEN basée sur cette affirmation : — que de l'excès du mal, porté à sa dernière limite, le bien sort comme par enchantement dans sa plus complète et sa plus radieuse expression,—

de même que la Minerve antique est sortie, armée de pied en cap, du cerveau de Jupiter.

Deux mots encore du protestantisme.

Il y aurait ignorance profonde ou notoire ingratitude à le méconnaître : le protestantisme a puissamment servi la cause de la liberté. En niant le *pape*, il niait implicitement le *roi*, puisque la royauté n'avait cours et valeur que sacrée par la papauté.

Luther, en sapant l'autel, ébranlait les trônes. — L'idée de *réforme politique* était si étroitement liée à l'idée de *réforme religieuse*, qu'au XVIe siècle plus dela moitié des provinces de la France, soulevée en armes, non-seulement contre *le monarque* mais contre LA MONARCHIE, s'étaient fédérées sous l'appellation d'*union protestante républicaine*, — à l'instar des cantons suisses (dit le texte).

La religion réformée est du moins pure de ces trois lèpres qui ont vicié, corrompu jusqu'à la moelle l'Église romaine : — la PAPAUTÉ, — la CONFESSION, — le CÉLIBAT DES PRÊTRES.

Le protestantisme ne relève point (anomalie monstrueuse) d'un SOUVERAIN ÉTRANGER en opposition permanente et ouverte avec les principes constitutifs des États modernes.

Le protestantisme offre une parfaite sécurité au foyer domestique dont il ne surprend pas les secrets par la confession.

Le protestantisme, autorisant le mariage de ses pasteurs, ne les constitue pas en une société dans l'État et

complétement distincte des laïques par ses vœux, par ses lois et jusque par son costume.

Les pasteurs protestants, citoyens, époux et pères, ne sont pas, comme le prêtre catholique, forcément étrangers aux sentiments de famille, et possédés de cet effrayant et inexorable esprit de caste sacerdotale, auquel l'Église romaine doit en partie sa redoutable puissance et sa perpétuité.

Les pasteurs protestants n'ont jamais désolé les familles ou épouvanté le monde par ces honteux scandales ou par ces forfaits inouïs et si fréquents dont le célibat des prêtres est la seule cause... Enfants détournés de leurs parents, filles subornées, adultères provoqués par les confidences du confessionnal et favorisés par son ombre, femmes violées, éventrées, coupées en morceaux et parfois dévorées, dépravations féroces, voluptés sanguinaires, que seule peut rêver l'imagination du prêtre catholique, lorsque les ferments impurs de sa continence forcée brassent son sang enflammé, troublent son cerveau et jettent ce misérable dans une sorte d'hydrophobie érotique...

De pareilles horreurs ont-elles jamais souillé la religion réformée?

Ajoutons enfin que les enfants protestants, devenus citoyens, conservent, de même que les catholiques, l'ineffaçable empreinte de leur éducation première.

Aussi mettez en regard les résultats politiques virtuellement amenés par ces deux enseignements :

Quels sont les États libres aujourd'hui?

L'Angleterre protestante.

Les États-Unis protestants.

La Belgique autrefois protestante.

La Suisse protestante.

La Hollande protestante.

Les États Sardes encore catholiques, il est vrai, mais en hostilité flagrante contre Rome, car leur gouvernement se montre très-résolûment anticlérical.

La liberté dont jouissent plusieurs de ces États, direz-vous, est incomplète ou relative!... D'accord! La forme gouvernementale de ces États n'est-elle pas elle-même *transitoire* ainsi que leur religion dominante? (Ceci dit au point de vue de la marche irrésistible du progrès.)

Mais en fait comparez la somme de libertés réelles dont jouissent ces peuples et qu'ils *savent défendre* et *conserver*.

Oui, comparez ces libertés à l'effrayant et honteux despotisme qui pèse à cette heure

Sur *la France* catholique,

Sur l'*Autriche* catholique,

Sur l'*Espagne* catholique,

Sur l'*Italie* catholique,

Sur la *Russie* catholique grecque.

Enfin, voyagez en Suisse. Que remarquez-vous tout d'abord dans les cantons catholiques? — et personne de bonne foi ne contestera ce fait d'une signification si probante : — A chaque pas vous rencontrez des nuées de mendiants hideux et pour la plupart très-valides.

Les demeures sont délabrées, sordides ou grossièrement enluminées de sujets lugubres... têtes de mort, larmes... cadavres, etc., etc. Les habitants sont vêtus avec incurie ou couverts de haillons ; les cultures maigres, les friches considérables, malgré la richesse du sol. A peine voit-on quelques maisons isolées au milieu de vastes espaces déserts. Enfin vous êtes frappé de je ne sais quoi de morne, de misérable, de flétri, de douloureux et de paresseusement résigné à des privations que le travail, que l'amour du bien-être préviendraient... Enfin, je ne sais quoi vous dit infailliblement : — *Vous êtes entré sur le territoire d'un canton catholique.*

Franchissez-vous, au contraire, cette limite... ? Quel contraste s'offre à vos yeux ravis ! — et cela, non point à une lieue de cette limite, mais à cent pas de distance, — lorsque vous mettez le pied sur le territoire d'un canton protestant !

Partout la propreté, le soin, l'aisance, la coquetterie charmante des plus modestes demeures palissées d'arbustes grimpants. Chaque fenêtre, égayée par des pots de fleurs, laisse apercevoir un intérieur simple mais confortable. Le protestant étant essentiellement l'homme du foyer domestique, professe une sorte de culte pour son *chez-soi.* — Très-rarement il va s'ivrogner au cabaret. — Il passe ses loisirs en famille, se montre parfois, il est vrai, peu sociable, défaut que je préfère à la facile banalité des catholiques parfaitement expansifs à la taverne ou au café pendant que leurs femmes et leurs enfants demeurent au logis.

Je me rappelle que, cette année, en sortant de *Berne,* et durant un trajet de 10 à 12 lieues, je n'ai pas parcouru un espace de cinquante toises sans y trouver une maison riante et fleurie comme un bouquet. C'était une fête perpétuelle offerte aux regards. De loin en loin je remarquai d'immenses chalets de l'aspect le plus gai, destinés à servir d'asile aux vieillards, aux infirmes, ou renfermant des écoles communales, si nombreuses en Suisse. Je n'ai pas vu un seul mendiant. La population, alerte, robuste, laborieuse, pleine de vigueur, de santé, vêtue avec une propreté touchant à l'élégance, s'occupait d'admirables cultures; enfin, dans ce canton, tout respirait le contentement, le travail, le bien-être, la dignité de soi.

Est-ce à dire que la religion réformée est la seule apte à élever l'homme à cette dignité de soi qu'il doit à l'usage de sa raison, à la conscience de ses droits, à l'exercice de ses devoirs?

Non certes.

Seulement le protestantisme cultive, développe LA RAISON, germe de ces vertus, au lieu de l'étouffer ainsi que procède le catholicisme.

Enfin — répétons-le en terminant — ce qui rendrait, selon nous, ***transitoirement acceptable*** le culte de certaines sectes protestantes, malgré les vices afférents à toute religion, c'est que le protestantisme est absolument subordonné à l'*examen* de chacun, chacun pouvant interpréter à sa guise les Écritures et être, ainsi que l'on dit : *son propre pape.*

Aussi, en prétendant tout à l'heure que le protestantisme pouvait servir de *pont* au rationalisme, je faisais allusion à la secte des *unitaires* ou *unitariens*, qui à cette heure progresse d'une façon remarquable, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en France, et notamment à Paris et en Alsace.

Les *unitaires* reconnaissent et honorent UN DIEU UNIQUE — et nient radicalement la divinité du Christ, la révélation des Écritures, les miracles et autres idolâtries. — En cela, les *unitaires* usent de leur droit d'examen, d'interprétation et ne sortent pas de la communion protestante, qui admet également, quels que soient leurs énormes dissidences, les *calvinistes*, les *luthériens*, les *anglicans*, les *quakers*, les *anabaptistes* et autres innombrables sectes qui sont *parce qu'elles sont*... reconnaissant mutuellement leur liberté d'action et ne s'imposant les unes aux autres que par le prosélytisme et par le raisonnement.

Eh bien, de bonne foi, n'est-elle point merveilleusement appropriée à ce caractère transitoire que nous recherchons, cette religion dont l'une des sectes progressant par l'examen, par la réflexion, arrive à la négation *de la divinité du Christ et des Écritures* et à *l'unité de Dieu?*

Que reste-t-il alors? La Bible... œuvre *humaine*, — l'Évangile... œuvre *humaine!* et conséquemment *discutables!* — Jésus de Nazareth... un *homme*, — un sage, un philosophe, comme Socrate, Marc-Aurèle ou Platon!... La secte des *unitaires* n'est-elle pas déjà très-voisine du rationalisme pur...?

Mais cet heureux résultat a-t-il été obtenu de prime saut, sans gradations?

— Non, sans doute. — Ces dissidents auront peut-être même adopté d'abord le dogme de la *prédestination* tel que l'a, non point imposé, mais interprété *Calvin,* dogme aussi absurdement féroce que celui du *péché originel...* Puis, peu à peu, le raisonnement, le bon sens, la réflexion aidant, les *unitaires* se sont élevés vers la vérité sur les débris de leurs premières erreurs.

Au résumé, — le protestantisme, — champ illimité, librement ouvert à toutes les hypothèses, à toutes les affirmations, à toutes les négations individuelles de la raison humaine à l'endroit de *l'idée religieuse moderne,* et offrant à ceux-là qui, de longtemps encore, ne pourront renoncer à ces superfluités impossibles à improviser de nos jours, à savoir : — *un culte séculaire, un rit, un symbole, des temples, des pasteurs,* — le tout connu et expérimenté déjà... — le protestantisme, même calviniste ou luthérien, est, selon moi, au catholicisme ce que sont les gouvernements *constitutionnels* aux gouvernements *absolus.*

Or, je ne pense pas que, — procédant toujours du *mal* vers le *moins mal,* — il soit possible d'hésiter entre un gouvernement despotique comme celui de *Naples* — ou un gouvernement constitutionnel comme celui de la *Belgique,* de la *Hollande* ou des *États Sardes?*

Voilà pourquoi, nous le répétons en terminant, — il nous semble que les hommes de liberté et certains pro-

testants ont concouru au succès de la réaction cléricale, — les premiers en attaquant la religion réformée, — les seconds, tels que les anglicans, signalant leur intolérance, alors qu'ils devraient au contraire s'efforcer d'attirer à eux les esprits religieux que révolte et effraie la nouvelle croisade du clergé catholique.

Nous examinerons dans une dernière lettre :

Par quels moyens pratiques l'on peut triompher de la réaction catholique.

La Haye, 6 novembre 1856.

Salut et fraternité.

EUGÈNE SUE.

IV

Par quels moyens pratiques triompher de la réaction cléricale?

—

Je crois avoir suffisamment démontré les causes, — le caractère, — les tendances de la réaction catholique et les dangers réels dont elle menace les sociétés modernes, grâce à l'appui que lui prêtent la force brutale et le despotisme en certains pays, et ailleurs, grâce au manque d'action des libres penseurs.

Ces périls seront éphémères si l'on considère la marche éternelle du progrès de l'humanité! Sans doute elle laissera derrière elle, dans la poussière des âges, les ruines des religions et des trônes; mais ces dangers n'en sont pas moins très-sérieux en cela : — qu'ils

peuvent atteindre la génération actuelle et rendre ainsi TOTALE la nouvelle ÉCLIPSE dont nous sommes témoins à l'endroit de nos libertés les plus chères. L'ombre s'étend déjà sur la plupart des peuples de l'Europe : il appartient à ceux-là qui jouissent encore de la lumière de s'efforcer d'arracher leurs frères à ces ténèbres mortelles !

Voici donc le plan de défense que l'on pourrait, ce me semble, opposer à la violente agression de *l'ennemi.* Puisse ce projet très-incomplet, et dont je suis loin de m'exagérer l'efficacité, servir du moins d'encouragement, d'appel ou de signal à la résistance *pratique* et *organisée.*

Ces indications n'eussent-elles pour résultat que de faire surgir, par la discussion, un plan de défense tout autre que celui que je propose, il aurait encore été, en cela, de quelque utilité.

Afin d'exposer mes idées d'une manière plus nette, plus concise, je procéderai par demandes et par réponses.

D. — Quels seraient les éléments de la résistance pratique et organisée qu'il est urgent d'opposer à la réaction cléricale?

R. — Les éléments que la loi fournit aux peuples libres : — *La liberté de la presse.* — *Le droit de discussion.* — *Le droit de pétition.* — *Le droit d'association.*

D. — Quel serait le premier moyen à employer pour combattre la réaction cléricale?

R. — Soustraire à son influence et à son enseignement la génération naissante.

D. — Par quelle voie arriver à ce résultat?

R. — En usant de toutes les ressources ouvertes par la presse, par la tribune, par la propagande orale ou imprimée, par l'agitation légale du pays afin de pénétrer l'opinion publique de cette incontestable vérité que — L'INSTRUCTION MORALE *des enfants pourrait être et devrait être complétement en dehors et distincte de* L'INSTRUCTION RELIGIEUSE.

D. — Qu'entendez-vous par l'instruction morale?

R. — J'entends l'enseignement des principes de *la morale, de la justice éternelle,* — le développement des vertus civiques, — le culte filial de la patrie, — l'amour de la liberté, — de l'égalité — l'horreur du despotisme, — le respect des lois, — la connaissance sommaire des devoirs et des droits que l'enfant sera un jour appelé à remplir et à exercer comme citoyen, — enseignement qui peut être formulé d'une manière claire, précise, à la portée de l'intelligence de la première jeunesse, et résumé dans ce que j'appellerais — le CATÉCHISME CIVIQUE.

D. — Quels arguments feriez-vous valoir en faveur de l'éducation morale résumée dans le catéchisme civique?

R. — Cette éducation morale serait évidemment supérieure à celle que donne le *Catéchisme catholique :*

Celui-ci, sauf la recommandation de respecter ses parents — d'aimer son prochain — de ne point voler, et autres prescriptions communes à tous les Codes de morale — ne contient qu'un tissu d'idolâtries et de mensonges, chaos d'impostures incompréhensibles à tout le monde, incompréhensibles surtout à l'esprit des enfants qui se trouve ainsi troublé, faussé ou perverti à jamais. — Cette simple et seule maxime : *Sache au besoin mourir pour la patrie, et aime-la comme ta mère,* — aurait sur le moral de la jeunesse l'action la plus salutaire, la plus féconde pour l'avenir d'un peuple.

D. — Admettons que cette opinion, relative à l'instruction morale des enfants, se généralisât, se popularisât, quelle serait la marche à suivre afin d'arriver à la faire prévaloir?

R. — Dans les pays libres où le gouvernement possède la part d'action directe qu'il doit avoir sur l'enseignement public, il faudrait adresser au pouvoir législatif des pétitions signées de leurs adhérents... et exposant, je suppose, ce qui suit :

« — Considérant que, par une déplorable confusion « de mots et d'attributions, le clergé a jusqu'à présent « usurpé le monopole de l'*éducation morale* de la jeu- « nesse sous prétexte d'*enseignement religieux*.

« — Considérant qu'il n'y a aucune espèce de rap- « port entre la morale qui est UNE et ÉTERNELLE et les « religions essentiellement diverses, variables, contra-

« dictoires, hostiles entre elles et se niant mutuelle-
« ment les unes les autres.

« — Considérant que les maisons d'éducation pla-
« cées sous la surveillance tutélaire de l'État, ou les
« colléges qu'il subventionne, — n'ont point mission
« d'élever la jeunesse dans la croyance des *catholiques,*
« des *protestants,* des *juifs* ou des *mahométans,* —
« mais de développer chez les enfants qui leur sont
« confiés les vertus qui doivent constituer un jour
« l'HOMME DE BIEN et le BON CITOYEN.

« — Considérant que l'*enseignement moral,* qui seul
« peut produire ces heureux résultats, est compléte-
« ment distinct de l'*enseignement religieux,* et lui est
« souvent même radicalement opposé.

« — A ces causes — et vu surtout les tendances au-
« dacieusement avouées de l'Église dans les dernières
« circonstances — les pétitionnaires invitent le pouvoir
« législatif à se concerter avec le gouvernement afin
« que dans toutes les maisons d'éducation ou colléges
« placés sous la surveillance de l'État, un ENSEIGNEMENT
« MORAL soit donné par des professeurs *laïques* nommés
« à cet effet, enseignement complétement séparé de
« l'instruction religieuse que les parents pourront
« d'ailleurs faire donner particulièrement à leurs en-
« fants, s'ils ne trouvent point l'enseignement moral
« suffisant. »

D. — Ce moyen semble en effet pratique et légal, et
s'il n'est pas d'abord couronné de succès, il doit exercer

une action salutaire sur l'esprit public. Mais il est un fait signalé dans ces lettres mêmes, à savoir : — que, grâce aux ressources considérables et mystérieuses dont elle dispose — la faction cléricale élève des concurrences désastreuses et insoutenables pour les établissements laïques. — Or, une loi décrétant l'*enseignement moral* séparé de l'enseignement religieux aurait certainement pour résultat immédiat le redoublement des efforts du clergé contre les maisons d'éducation laïques; et d'ailleurs, dans plusieurs États, elles sont moins nombreuses que celles dirigées par des prêtres. Comment remédier à ce péril ?

R. — En retirant au clergé l'autorisation d'ouvrir des établissements d'instruction publique.

D. — Cependant, les principes constitutifs des sociétés modernes reconnaissent *la liberté des cultes; la liberté de conscience?*

R. — La liberté des cultes... la liberté de conscience sont complétement différentes de la *liberté d'enseignement.* — L'État, — surtout dans les graves circonstances où nous sommes et à moins de vouloir se suicider, — l'État doit avoir le droit et le pouvoir de donner aux générations une éducation rigoureusement conforme aux principes essentiels de la Constitution qui le régit. — Donc c'est pour l'État un devoir de salut social de refuser péremptoirement à ses ennemis avoués l'autorisation d'élever la jeunesse dans l'aversion et dans le mépris des lois fondamentales du pays.

D. — En admettant qu'il en soit ainsi, il ne faut

point oublier que, dans plusieurs nations, la liberté d'enseignement est reconnue et garantie par la loi?

R. — Une loi peut défaire ce qu'une loi a fait.

D. — Quelle marche faudrait-il suivre pour obtenir une loi qui exclue le clergé de l'enseignement public?

R.—Profiter de la légitime indignation actuellement provoquée chez les esprits les plus modérés par les derniers mandements épiscopaux. Agiter encore l'opinion publique à ce sujet par la presse, par des brochures, par des discussions... et finalement adresser au pouvoir législatif une pétition à peu près conçue en ces termes :

« — Considérant les manœuvres de la faction cléri-« cale et le but très-nettement énoncé dans les récentes « circulaires de l'épiscopat...

« — Considérant qu'en fait les encycliques des « papes réprouvent et condamnent comme actes héré-« tiques, sacriléges, énormes, monstrueux : — *la « liberté des cultes, — la liberté de conscience, — la « négation de la nécessité des sacrements religieux en « ce qui touche la naissance, le mariage ou le décès.*

« — Considérant que tout membre du clergé catho-« lique devant obéir aveuglément à l'esprit et à la « lettre des encycliques du chef suprême de l'Église, « ainsi qu'aux mandements de ses évêques et faire pré-« valoir ces doctrines par tous les moyens dont le « prêtre dispose.

« — Considérant que de cette inexorable obédience —

« quelle que soit en apparence la prétendue séparation « des questions *spirituelles* et *temporelles,* — il résulte « que tout membre du clergé ne peut élever les en- « fants qui lui sont confiés que dans le mépris et l'aver- « sion des lois fondamentales de l'État, ainsi que cela « est démontré par une foule de faits flagrants.

« — Considérant enfin que les membres du clergé « catholique forment une société dans la société — « reconnaissant l'autorité absolue, infaillible d'un *sou-* « *verain étranger* résidant à Rome — ennemi-né des « institutions modernes, ainsi qu'il appert notamment « des dernières encycliques — que ledit clergé, par « son organisation hiérarchique, — par le célibat qu'il « s'impose — et jusque par son costume particulier — « constitue une société complétement en dehors de la « société civile.

« A ces causes les pétitionnaires soumettent au « pouvoir législatif la proposition suivante :

« — QUE NUL CITOYEN NE SOIT AUTORISÉ PAR L'ÉTAT « A OUVRIR UNE MAISON D'ÉDUCATION, S'IL N'APPARTIENT « A L'UNIVERSITÉ LAÏQUE. »

D. — Ce pétitionnement légal et pratique n'obtînt-il pas tout d'abord le succès désirable, accoutumerait du moins l'opinion publique à envisager résolûment le fond et le vrai des choses en ce qui touche l'urgence et la fermeté des mesures à prendre, afin d'opposer désormais une digue invincible au débordement de la faction cléricale qui menace d'envahir la société mo-

derne. Mais il reste maintenant un autre point à examiner. Il est souvent fait allusion dans ces lettres à cette croyance si malheureusement partagée par les esprits ignorants, aveugles ou crédules, à savoir : — *La nécessité du sacrement religieux lors de la naissance, du mariage ou du décès.* — Cette prétendue nécessité de l'intervention sacerdotale en ces occasions, intervention complétement opposée au texte et à l'esprit de la loi ainsi qu'aux plus vulgaires notions du bon sens, n'est-elle pas l'une des causes déterminantes de l'influence du clergé sur la masse abusée?

R. — Non-seulement cette intervention assure et perpétue l'action et l'existence du clergé qui, sans cela, n'aurait nulle raison d'être, mais l'exploitation des sacrements religieux constitue l'un des revenus les plus clairs et les plus considérables de l'industrie religieuse.

D. — Comment parvenir à persuader les simples de cette vérité : à savoir que le clergé trafique de la messe et des sacrements en mettant son fructueux négoce sous la raison sociale et sous l'enseigne du *Très-Haut,* duquel *Très-Haut* ledit clergé se prétend frauduleusement le commis et fondé de procuration, à seule fin d'embourser le produit de la vente des choses saintes, illicite commerce, dont son prétendu patron — *le Très-Haut* — ignore complétement l'existence puisqu'il ne perçoit oncques un rouge liard de ce trafic?

R. — Il est deux moyens de démontrer aux simples que la prétendue nécessité des sacrements religieux

n'est rien autre chose qu'une opération mercantile. L'un de ces moyens pourrait avoir des résultats radicaux, l'autre des résultats transitoires.

D. — Quels sont ces moyens?

R. — L'*exemple*, — la *propagande* — et l'*association.*

D. — Quel serait le moyen dont les résultats seraient radicaux?

R. — UNE ASSOCIATION RATIONALISTE PRÊCHANT PUBLIQUEMENT D'EXEMPLE. — Et à ce sujet quelques développements sont indispensables.

D. — Quels sont ces développements?

R. — Le peuple, si aveuglé, si égaré qu'il soit par la superstition, possède un grand fonds de bon sens; il est surtout très-accessible à l'exemple de ceux-là auxquels il reconnaît cette supériorité morale que donne l'instruction, jointe aux bonnes mœurs, à l'excellence du cœur, à la probité, à la noblesse du caractère. Donc, supposons que dans un quartier ou dans une commune il existe, ainsi qu'il en existe tant, un rationaliste doué de toutes les qualités de l'honnête homme : Il est connu, estimé, affectionné comme tel par son voisinage catholique, malgré les incessantes et perfides calomnies du clergé. Ce rationaliste se marie... Il se garde bien du sacrement religieux, puisqu'il a toujours déclaré que le sacrement religieux était en dehors des prescriptions légales et superflu aux yeux de la raison. Grande surprise d'abord des bonnes gens, car, bien qu'il en eût déclaré, ils l'attendaient (pensaient-ils) au pied du mur.

« — Quoi, — se disent-ils, — ce brave monsieur « et cette gentille demoiselle, si bonne, si douce, si « charitable... les voilà tous deux concubins, puisqu'ils « ne sont point mariés à l'Église ! S'ils ont des enfants, « ils seront bâtards !... Quelle pitié !... quel ménage « ça va être ! !... M. le curé a prédit que ce serait un « enfer que cette union entre une damnée et un « damné accouplés comme chien et chienne au mépris « des sacrements... » (Honnête image empruntée au chaste article de M. Veuillot sur le *mariage des chiens*, ainsi qu'il qualifie les gens seulement mariés civilement.) Mais point... les prédictions de M. le curé ont menti. Le *chien* et la *chienne* vivent dans la meilleure et la plus tendre intelligence. Les deux *concubins* ne mettent pas plus que par le passé le pied à l'église, mais se montrent, selon que de coutume, avenants et secourables à leurs pauvres voisins, leur donnant autant qu'ils peuvent le pain du corps et de l'esprit.

« — Chères bonnes gens, — leur dit le rationaliste, « — ne comprendrez-vous donc pas que le prêtre vous « vend sa messe et ses sacrements, de même que l'épi« cier vous vend son sucre et sa chandelle? Celle-ci, « du moins, vous éclaire et le sucre vous est doux à la « bouche, tandis que ce que vous achetez si cher à la « boutique cléricale, obscurcit votre esprit et remplit « votre âme de fiel contre ceux qui, ainsi que ma « femme et moi, sommes damnés en ce monde et dans « l'autre, comme l'affirme votre curé... Ah! pauvre « Pierre, pauvre Pierre ! ! combien vous rougiriez de

« honte et de colère si vous saviez quelles questions le « prêtre a adressées à votre jolie épousée sous prétexte « de confession, peu de jours après votre mariage!... « Si vous saviez quelles recommandations il lui a « renouvelées... fouillant ainsi d'un regard libertin « et effronté les mystères de votre lit conjugal!... Voyez « votre voisin Michaud, dans son ménage : quel est le « maître... lui ou le jeune curé?... Pour qui les plus « beaux fruits du verger? Pour qui les plus belles vo- « lailles de la basse-cour? Pour qui sa femme, encore « accorte malgré ses cinquante ans, s'adorne-t-elle de « ses plus beaux atours?... Pour le jeune curé... Ah! « pauvre Pierre, la bénédiction nuptiale, l'offrande, le « cierge, la patène, et autres menus objets de la bou- « tique cléricale, vous ont coûté davantage que ne vous « coûteraient de bons souliers, un vêtement chaud « dont vous avez tant besoin vous qui allez souvent « pieds nus, en haillons et frissonnant de froid, bûche- « ronner dans la forêt. Croyez-moi donc, Pierre, le « prêtre vous trompe, vous hébète, et — ce qui est « odieusement cruel — vous subtilise quand il le peut « le maigre salaire que vous gagnez avec tant de peines « et de sueurs! Vous êtes dupe des hommes d'Église, « croyez-moi, Pierre! Quel autre intérêt que celui de « la vérité m'engagerait à vous parler ainsi?... Je ne « suis point, vous le savez, un méchant homme; ma « conduite le prouve. Enfin, est-ce que je ne vous « prêche pas d'exemple? Est-ce que je me suis marié à « l'église? Non... Et cependant peu m'importait la dé-

« pense. Je vis dans l'aisance... Savez-vous pourquoi « je ne me suis point marié à l'église ? Le voici : — Ma « raison m'enseigne que le sacrement du mariage est « une jonglerie... — Ma dignité me commande de ne « pas jouer complaisamment un rôle dans cette comé- « die, — et mon cœur me dit qu'il vaut mieux venir « en aide à un frère malheureux que d'enrichir « encore, en leur achetant une bénédiction nuptiale « dérisoire, des fainéants qui vivent grassement de « votre crédulité, pauvres bonnes gens ! »

Ces paroles, et surtout l'exemple donné par le rationaliste, qu'ils aiment, qu'ils estiment, font réfléchir les simples. Le ménage *concubin* continue d'être le modèle des vertus domestiques, et bientôt, de l'accouplement du *chien* et de la *chienne* (ainsi que l'a dit M. le curé) un enfant naît... Point de baptême ! Plus tard, un vieux père meurt... Point de funérailles religieuses... Et la somme qui eût été employée au baptême du nouveau-né ou à payer la pompe funèbre de l'aïeul trépassé est judicieusement employée en œuvres charitables...

Nouvelles réflexions des bonnes gens, se disant :

« — Ce brave monsieur, cette brave dame qui « aimaient si tendrement leur vieux père, au su et au « vu d'un chacun, le conduisent pourtant à sa fosse « tout droit et sans passer par l'église !... Le voilà « donc, selon M. le curé, damné à perpétuité, ce « pauvre vieux père !... Ce chérubin d'enfant, qu'ils

« mangent de caresses, ces *concubins*, se disputant à la « promenade à qui des deux le portera entre ses « bras... Hélas! ce pauvre petit, déjà bâtard, va donc, « par surcroît, en ce bas monde, rester tout dégoû- « tant, tout purulent, tout suintant de sa lèpre origi- « nelle dont la sainte eau du baptême n'a point lavé « la pourriture..., nous disait M. le curé, quoique le « chérubin, malgré sa pourriture, soit frais et rose « comme un bouton d'églantier! Quoi! ces deux jeunes « époux, si bien unis, si secourables au pauvre monde, « damneraient volontairement et le petit enfant et le « grand-père... Eux!... Non, c'est impossible!... Sans « doute ils sont dans l'erreur, mais ils ne sont point « coupables de méchanceté. Et encore, dans l'erreur, « qui sait?... qui sait?... Le monsieur est un savant. « Quel intérêt a-t-il à nous tromper?... Aucun. Il ne « veut point prendre la place à M. le curé ou nous sou- « tirer notre pécule puisqu'il nous vient en aide avec « l'argent dont il eût payé les sacrements qu'il appelle » des comédies... Au fait, il a peut-être raison?... « Pourtant... Enfin, c'est douteux... mais ce qu'il y a « de certain, c'est qu'avec les trente francs que m'a « coûtés ma messe de mariage et tout ce qui s'en est « suivi à l'église... j'aurais pu m'habiller chaudement « cet hiver... et quand je vas à la forêt j'ai un froid de « loup... »

Ainsi réfléchissant, raisonnant, calculant, frappés des exemples et des enseignements que leur donne

le rationaliste, les simples, les crédules, les abusés commencent à douter du prêtre... Et ce doute est un premier pas vers la vérité.

D. — Cet exemple particulier donné par le rationaliste devrait donc être généralisé? Mais par quelle voie?

R. — Par une Association rationaliste composée d'un groupe d'hommes éclairés qui, fermement convaincus des maux affreux causés par la religion catholique et des périls incessants dont elle menace l'humanité, auraient le courage de témoigner de leurs *principes* par leurs *actes.*

Une profession de foi rendue publique les engagerait sur l'honneur :

« 1° A combattre par tous les moyens de propagande « et de libre discussion la religion catholique;

« 2° A toujours se borner, eux et leur famille, à « l'observation de la loi civile en ce qui touche la « naissance, — le mariage — ou le décès; — consé- « quemment à repousser toujours les sacrements reli- « gieux;

« 3° A verser dans une caisse centrale les sommes « dont ils eussent payé les sacrements religieux. Le « produit de ce versement serait spécialement employé « à secourir des *catholiques* dans l'indigence, en leur « faisant connaître la provenance de ces fraternels se- « cours, et à la distribution gratuite d'œuvres rationa- « listes, anticatholiques, etc., etc. »

D. — L'Association rationaliste prêchant résolûment d'exemple, par des *actes* conformes à ses *paroles*, aurait en effet l'avantage de poser carrément, sans méticuleuse réserve, la question religieuse, et si tous les hommes éminents par leurs lumières, si tous les gens de bien, hostiles à l'Église catholique parce que, *l'histoire en main*, ils ont conscience et connaissance des malheurs horribles imputables à cette religion, comptaient parmi les membres de l'Association rationaliste, elle aurait, par le fait seul de l'exemple, une puissante influence sur l'opinion publique et sur le peuple abusé. Mais n'est-il point aussi à examiner : — si de nombreuses considérations de famille et de position sociale, — si la crainte du *qu'en dira-t-on* — et surtout si la très-légitime appréhension de se savoir désormais en butte à l'incessante et redoutable animosité du clergé... ne feront hésiter ou n'empêcheront point bon nombre de *rationalistes,* cependant sincères, d'entrer dans cette Association ? — Enfin, grave objection : — les femmes, particulièrement accessibles à certains préjugés d'éducation, — à certaine timidité d'initiative, — et ne possédant généralement pas la virile énergie de combattre hautement, ouvertement l'erreur dont elles sont néanmoins en secret révoltées, — les femmes, tout en reconnaissant la vérité des doctrines rationalistes, se résigneront-elles sans conteste et sans redouter le terrible : *Qu'en dira-t-on* — à se borner au mariage civil et à ne point faire baptiser leurs enfants ?

R. — L'on peut répondre à cela : que les femmes, pour la plupart très-timides en regard des petites choses, deviennent très-vaillantes lorsqu'il s'agit des intérêts sacrés de la famille. Combien est-il de femmes dignement pénétrées de la sainteté de leurs devoirs et de leurs droits d'épouse et de mère, qui chaque jour ne ressentent une légitime jalousie et de cruelles alarmes en songeant que *leur fille* a des secrets qu'elle dérobe à la vigilante et tendre sollicitude maternelle pour les aller confier à qui? A un homme inconnu, avec qui elle s'enferme dans l'ombre du confessionnal! Hélas! les mères savent mieux que nous quelle dépravation précoce et funeste les abominables questions du confesseur n'ont que trop souvent éveillée chez de jeunes filles jusqu'alors chastes et candides... Or, — LA CONFESSION *étant la base essentielle du catholicisme, la condition absolue de l'obtention des sacrements religieux,* — les femmes sensées, songeant aux périls dont la *confession* menace leurs enfants, hésiteront d'autant moins au renoncement à ces sacrements, selon le vœu de leurs pères ou de leurs époux rationalistes. Quant à cette crainte : — que plusieurs d'entre ceux-ci, cédant à des considérations de diverse nature, reculent devant l'éclatante manifestation de leurs principes affirmés par des actes publics, — cette crainte est, il est vrai, fondée, surtout en raison de la première initiative à prendre. Donc, il ne faut point s'abuser : — l'ASSOCIATION RATIONALISTE, — surtout à son début, ne pourra réunir que des hommes très-résolus, très-éner-

giques, très-indépendants, et de qui la position sociale ou le courageux dévouement à la vérité soient tels, qu'ils puissent braver le déchaînement d'injures, de noires calomnies, de haines acharnées que le parti clérical soulèvera contre ces hommes de cœur et de foi; d'abord en minorité, ils seront du moins puissamment soutenus par les vœux, par les sympathies, par l'estime de l'immense majorité de ceux-là qui ne croient pas au catholicisme, ne le pratiquent pas et subissent seulement quelques-uns de ses sacrements par fausse honte — respect humain — ou convenances de famille. — Aussi l'Association rationaliste est-elle proposée comme un moyen *radical* devant avoir des conséquences *absolues*, et conséquemment comme un moyen d'une application plus restreinte et d'une action moins immédiate que celle d'un moyen *transitoire*, en vertu de ce principe : — Que l'on progresse du mal vers le bien, de l'erreur vers la vérité par gradation, par transition et très-rarement de prime saut.

D. — Quel serait donc le moyen transitoire moins radical, et d'une application plus immédiate que celle de l'Association rationaliste?

R. — Une association pour la propagande de l'unitarisme, *secte protestante qui nie la divinité du Christ et la révélation des Écritures.*

D. — Pourquoi ne pas se borner à la propagande du rationalisme?

R. — Parce qu'ainsi qu'il a été dit dans ces lettres : — il est une immense quantité de personnes peu éclai-

rées ou habituées par tradition, par coutume à certaines pratiques religieuses, à certains symboles, à certain culte représenté par ses ministres. Or, il est à craindre que ces personnes, tout en détestant les abus, les tendances, les actes, les crimes de l'Église catholique, ne puissent cependant encore se passer d'une formule religieuse.

D. — Cette nécessité d'un symbole, d'un culte religieux, étant aux yeux de la raison une aberration profonde, est-il expédient d'aider à la continuité de cette aberration, même en atténuant de beaucoup ses périls? N'est-il pas plus logique, plus désirable de couper court à l'erreur sans transiger avec elle?

R. — Cela est très-logique, cela est très-*désirable* assurément, mais il reste malheureusement à savoir si cela est POSSIBLE. Or, cela semble généralement IMPOSSIBLE si l'on en juge d'après la pratique constante des hommes et des choses.

D. — En admettant que la majorité des esprits, soit par ignorance, soit par l'empire de la coutume, ne puissent se passer, transitoirement, d'une formule religieuse, pourquoi choisir de préférence la croyance UNITARISTE?

R. — Parce que cette secte protestante, reconnaissant l'existence d'un DIEU UNIQUE, nie les mystères de la Trinité, nie les miracles, nie radicalement la divinité du Christ, qu'elle honore et glorifie dans son culte comme l'un des plus grands génies HUMAINS; — parce que cette secte nie la *révélation de l'Ancien et du Nou-*

veau Testament — qu'elle considère comme œuvres purement HUMAINES, et conséquemment acceptables en plusieurs parties, controversables ou répudiables en d'autres; — parce qu'enfin les ministres de cette secte, qui fait chaque jour de rapides progrès en Europe et en Amérique, sont généralement des hommes irréprochables, pénétrés des idées de réforme sociale, et que parmi eux, il en est qui jouissent d'une immense et légitime renommée, tels entre autres en Allemagne que FEUERBACH et STRAUS, l'auteur de l'admirable livre sur la *Vie du Christ,* tels encore que CHANNING et NEWMAN en Angleterre et en Amérique, SCHOLTEN et ZAALBERG, dont l'éloquence est si populaire en Hollande, et enfin en France, COLANI et surtout SCHÉRER, l'un des hommes les plus érudits de ce siècle, et qui joint à une parole entraînante le cœur le plus généreux et le plus noble caractère. — D'où il suit que la secte des UNITARISTES, atteignant presque au rationalisme, pourrait servir de religion *transitoire*, et que moyennant son culte, son symbole, ses pasteurs, *son Église* en un mot, elle satisferait aux besoins religieux des personnes qui subissent encore l'empire de ces besoins, et cependant n'offrirait rien qui pût répugner à la raison.

D. — Quelles seraient la base, la formule de l'ASSOCIATION POUR LA PROPAGANDE DE L'UNITARISME?

R. — Les membres de cette association prêcheraient d'exemple en répudiant hautement le catholicisme, répudiation motivée (je suppose) en ces termes, dans une profession de foi rendue publique :

« — Attendu que la religion UNITAIRE repousse vir-
« tuellement — *la papauté, — la confession, — le célibat*
« *des prêtres, — les sacrements religieux à l'endroit de*
« *la naissance, du mariage et du décès, — les ordres*
« *monastiques, etc., etc.;*

« — Attendu que la religion UNITAIRE, essentielle-
« ment basée sur le droit de libre examen et la faculté
« d'appréciation individuelle des Écritures, nie leur
« révélation divine, nie également la divinité du Christ,
« affirme *l'unicité de* DIEU et offre ainsi, par ses ten-
« dances rationalistes, une satisfaction suffisante aux
« exigences de la raison, de la dignité humaine et aux
« désirs de ceux qui ressentent cependant le besoin
« d'une formule religieuse;

« — Attendu que le protestantisme — dont l'*unita-*
« *risme* est l'une des sectes — dispose de nombreux
« moyens d'action et de propagande, d'excellentes
« écoles publiques, capables de braver, de surmonter
« la concurrence des écoles catholiques, grâce au lien
« de puissante solidarité qui unit entre eux les pro-
« testants;

« — Attendu que les seuls États libres présentement
« appartiennent presque tous à la religion réformée,
« preuve irrécusable, résultat flagrant de l'esprit d'exa-
« men et d'indépendance afférant au protestantisme;

« — Attendu surtout, et en outre, que, dans les
« États catholiques tenus aujourd'hui sous l'oppression
« de l'Église et du despotisme, — la presse est bâil-
« lonnée, — la tribune muette, stipendiée ou complice

« des tyrannies, — les droits d'association et de réu-
« nion anéantis, — que des milliers de patriotes sont
« bannis ou captifs, — que partout règnent en ces États
« le silence et la terreur, — que les citoyens de ces
« malheureux pays, soumis au double et exécrable joug
« du tyran et du prêtre, pourraient cependant trou-
« ver un élément de délivrance, — un instrument de
« lutte, — un ferment d'opposition, — un moyen de
« concerter leurs efforts, de se compter, de se réunir
« — *en embrassant* l'une des sectes protestantes et no-
« tamment l'UNITARISME, — manifestation légale que plu-
« sieurs gouvernements absolus — celui de la France
« particulièrement — ne pourraient que très-difficile-
« ment empêcher;

« — Pour les raisons ci-dessus énoncées, les soussi-
« gnés déclarent leur résolution de répudier le catho-
« licisme, d'embrasser l'UNITARISME, et prennent l'en-
« gagement formel de s'efforcer d'étendre, par toutes
« les mesures possibles et légales, l'ASSOCIATION POUR
« LA PROPAGANDE DE L'UNITARISME. »

Telle serait donc, à peu près, l'esquisse, le rudiment de ce projet d'association. Or, chose capitale (à mon sens) : si le *protestantisme* en général et l'*unitarisme* en particulier, redevenu ce qu'il était à son berceau, une RELIGION D'OPPOSITION, en un mot de *protestants*, de gens qui PROTESTENT, s'augmentait de tous les citoyens qui, nominalement catholiques, mais complétement étrangers aux pratiques de cette foi, naissent,

vivent et meurent dans la parfaite insouciance, indifférence ou contemption de ses dogmes, l'Église de Rome perdrait les trois quarts de ses *fidèles*, et serait frappée d'un coup irremédiable, mortel peut-être...

Mais, répétons-le, pour atteindre ce but, il faudrait avant tout que le protestantisme, rajeuni comme il l'est par l'*unitarisme*, redevînt ce qu'il était à son berceau : une arme entre les mains des opprimés contre les oppresseurs, nous le répétons : UNE RELIGION D'OPPOSITION.

Je termine cette dernière lettre en disant de nouveau :

— Je ne me fais nullement illusion sur l'efficacité des divers moyens que j'essaie d'indiquer, afin de lutter contre la faction catholique et de conjurer de la sorte les périls très-graves dont est temporairement menacée la société moderne.

Que ce plan de défense soit bon ou mauvais, praticable ou non en totalité ou en partie, je le soumets avec confiance à la discussion des hommes de liberté de tous les pays, dans le cas où ce plan mériterait d'être discuté. Sinon ils aviseront d'urgence à de meilleures mesures, et elles ne leur manqueront pas, car ils sont convaincus, ainsi que je le suis, de cette vérité :

— *L'heure de l'*ACTION *est venue... Donc à l'œuvre sans retard, et marchons à l'*ENNEMI !

Un dernier mot à l'adresse des journaux cléricaux de Belgique, de Suisse et de France qui m'ont honoré de leurs injures, à propos de la publication de ces lettres.

Je comprends de reste, et j'excuse la méchante humeur des gens d'Église, ils exercent paresseusement le monopole d'un commerce duquel ils tirent : — Domination, honneur, influence et gros lucre ; — ils sentent que du jour où la Raison humaine aura partout étendu son empire, l'industrie sacerdotale sera complétement ruinée, que ses pieux industriels devront nécessairement aviser à d'autres négoces, certes moins faciles et moins fructueux.

C'est vrai... mais que faire à cela?

Les gens d'Église seront alors environ dans la situation des maîtres de postes et des postillons lors de la mise en usage des chemins de fer... Tout progrès a momentanément une réaction fâcheuse pour le passé qu'il remplace, mais, peu à peu, les déclassés se casent autrement et ailleurs. Eh bien, nous verrons un jour, je l'espère, papes, cardinaux, archevêques, évêques, chanoines et autres ex-négociants en choses saintes s'évertuer, s'ingénier en diverses carrières à gagner laborieusement et honnêtement, je n'en doute point, leur pain quotidien... Sera-ce un mal? tant s'en faut! Jamais ces gens-là ne se seront montrés plus vraiment *religieux,* selon cet antique adage : QUI TRAVAIL LE PRIE.

Ceci dit, cher citoyen, au revoir. Il est du moins heureux pour la démocratie et la libre pensée d'avoir

en Belgique, grâce au *National*, une tribune où elles puissent défendre et soutenir leur cause, à la face de cette nouvelle ligue des despotes et des prêtres.

Mon seul espoir est que ces lettres, malgré leur peu de valeur, témoigneront une fois de plus de mon invincible dévouement à cette cause sacrée que je suis si fier de servir depuis longues années.

Rapprochement étrange! Ces lettres sur *la Question religieuse* sont datées de Hollande, cette bonne vieille petite République huguenote, qui jadis a vaincu, plus encore par la plume des écrivains hérétiques que par l'épée, cet exécrable Louis XIV, l'une des plus horribles incarnations du despotisme monarchique et catholique.

Honneur et merci à la Hollande protestante! Cette antique terre de refuge, ouverte aux libres penseurs de toutes les nations asservies, a conservé, à travers les changements et les vicissitudes de ses gouvernements, sa généreuse tradition d'hospitalité républicaine...

Oui! aujourd'hui, comme aux siècles passés, un proscrit peut dater de La Haye ces lettres qui, ainsi que leur auteur, sont proscrites de France!

La Haye, 16 novembre 1856.

Salut et fraternité.

Eugène Sue.

FIN.

Bruxelles. — Imprimerie de A. Labroue et Cie.

REVUE MENSUELLE

DE

La Littérature et des Arts.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1856.

Prospectus-Spécimen.

Depuis six mois, la *Revue mensuelle des arts et de la littérature* s'est transformée et a reçu des améliorations qui lui créent une nouvelle existence. L'accueil fait à ces différentes innovations a été tel, qu'il dispense d'insister sur leur importance, sur leur utilité, et qu'il ne nous laisse plus d'autre soin que celui de constater les résultats obtenus, grâces aux bienveillantes sympathies de nos nouveaux et de nos anciens abonnés.

Nous publions à cet effet, — pour les six premiers volumes de l'année 1856, — la table des matières et la table alphabétique des auteurs : Celle-ci constate que plus de *soixante* collaborateurs (parmi lesquels on

compte les noms les plus éminents de la littérature contemporaine) ont pris part à la rédaction de notre recueil; celle-là démontre que nous avons reproduit, indiqué, ou analysé, tout ce que la littérature a produit, pendant le cours de cette année, de plus substantiel et de plus attrayant, soit dans la critique ou l'histoire, soit dans le roman, la poésie, les beaux-arts, ou le théâtre.

Le présent *prospectus* fera, en outre, reconnaître comment nous avons su concilier l'extrême modicité du prix à cette élégance typographique qui résulte tout à la fois du format, du papier et de la netteté des caractères.

La *Revue mensuelle* est actuellement le seul recueil de son genre publié en Belgique; il est le seul aussi qui puisse prétendre à combler le vide laissé, depuis 1854, dans les habitudes et les besoins intellectuels du pays, par suite du traité conclu avec la France. En effet, tandis que ce traité supprimait la réimpression, le coût des éditions originales continuait à les rendre inaccessibles à l'immense majorité des lecteurs belges.

Quoique puisant ses principales richesses dans les manifestations de l'esprit français, la *Revue* étendra le domaine de ses études à l'Europe entière : elle s'est assuré en Belgique le concours de quelques écrivains distingués, et un choix sévère de traductions allemandes, flamandes et anglaises, lui permettra de compléter dorénavant le tableau du mouvement contemporain dans les lettres et les arts.

Recueil indépendant, affranchi de toute influence politique, uniquement animé du désir de contribuer au progrès intellectuel, la *Revue* aspire à devenir le livre des lectures de famille. A cet effet, elle aura pour tendance unique et pour préoccupation incessante d'instruire, d'intéresser et de moraliser.

LISTE DES AUTEURS.

Achard (Amédée).
Adam (Adolphe).
Ampère.
Audebrand (Philibert).
Aycard (Marie).
Babou (Hippolyte).
Barrière (François).
Berlioz (Hector).
Beziers (Achille).
Boisdenier.
Cérise (docteur).
Chasles (Philarète).
Chevalier (Michel).
Commettant (Oscar).
Cuvillier-Fleury.
D'Aumale (le duc).
De Barante.
De Beauvoir (Roger).
De Bréhat (Alfred).
De Cérignon (Jean).
De Gèvres.
De Lamennais.
Dickens (Charles).
Dulac (Camille).
De Latena.
De Dovray.
De Lattre.
De Saint-Victor (Paul).
Expilly (Charles).
Feuillet (Octave).
Gachet (Émile).
Gautier (Théophile).
Guizot.
Guizot (Guillaume).
Janin (Jules).
Juste (Théodore).
Karr (Alphonse).
Kinkel (G).
Lamartine.
Legouvé (Ernest).
Lemoine (John).
Lermontof.
Lespès (Léo).
Marmier (Xavier).
Michel (Francisque).
Méry.
Michelet.
Moléri.

Monnier (Marc).
Saint-Hilaire (Barthélemy).
Saint-Marc Girardin.
Sand (George).
Schaefer (Pierre).
Sue (Eugène).
Thalès Bernard.
Thierry (Edouard).
Taine.
Vacquerie (Auguste).
Viennet.
Villemain.

TABLE DES MATIÈRES.

Tome Ier.

Tome II.

Tome III.

GUILLAUME GUIZOT. Sidney Smith. — ERNEST LEGOUVÉ. Medée (fragment). — PH. CHASLES. De quelques livres nouveaux. — MARIE AYCARD. La réputation d'une femme. — CUVILLIER FLEURY. L'Angleterre au XVIIIe siècle. — AMÉDÉE ACHARD. L'album de la société des gens de lettres. — FRANÇOIS BARRIÈRE. Histoire de la diplomatie slave. — CH. EXPILLY. Une soirée chez Fra-Diavolo. — GEORGE SAND. Autour de la table. — MARC MONNIER. La princesse Danubia, comédie de marionnettes. — FRANCISQUE MICHEL. Les aboyeuses de Josselin. — THÉOPHILE GAUTIER. Reprise du Cid au Théâtre Français. — PAUL DE SAINT-VICTOR. Reprise d'Amphitryon.

Tome IV.

GEORGE SAND. Autour de la table. — ACHILLE BEZIERS. La robe de drap olive. — VILLEMAIN. L'ancien régime et la révolution, par M. DE TOCQUEVILLE. — LEO LESPÈS. Les peines d'amour perdues. — CHARLES NODIER. Son épitaphe par lui-même. — Dr. CERISE. Du suicide et de la folie suicide.—PH. CHASLES. Les romans de Dickens.—CH. DICKENS. Le ministère des circonlocutions. — DE LAMENNAIS. Prière inédite. — VIENNET. Epître à un critique.—EDOUARD THIERRY. Critique littéraire. —ALFRED DE BREHAT. Erouann Loctudy ou le pâtour de Plouhannec. — THÉODORE JUSTE. Le mouvement de la réforme en Belgique.—JEAN DE CÉRIGNON. Au pied de la statue de Van Dyck.— LE DUC D'AUMALE. Notes et documents relatifs au roi Jean.

Tome V.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Lettres sur l'Egypte (les Pyramides). — DE GÈVRES. Bonheur sur l'eau (poésie). — DELATTRE. Critique. Les essais du cardinal Wiseman. — PHILIBERT AUDEBRAND. Il y a cent ans, conte.—THALÈS BERNARD. Le bouvier (poésie).—SAINT-MARC GIRARDIN. Préface aux lettres inédites de Voltaire. — ALPHONSE KARR. Bourdonnements. Le tabac. — A. DE BARTHÉLEMY. Étude biographique. Eder de Fontenelle. — CAMILLE DULAC. Une révolution dans un jardin. — GUILLAUME GUIZOT. Sidney Smith. — KINKEL. Marguerite, histoire champêtre, traduite de l'allemand. — LAMARTINE. La prison du Tasse (poésie). — BABINET. Météorologie et astronomie. — ROGER DE BEAUVOIR. Les douleurs de Byron (poésie) — ÉMILE GACHET. Un roi sur les balances d'une halle

Tome VI.

OSCAR COMMETTANT. Trois ans en Amérique. — MÉRY. Un mystère. — FRANÇOIS BARRIÈRE. Journal anecdotique du règne de Louis XV. — DE ROVRAY. Paesiello. — BOISDENIER. Grandeur et décadence des pianistes. — PHILARÈTE CHASLES. Quelques livres nouveaux. — PIERRE SCHAFER. Les chemises de Jean Couai. — ANDERSEN. Le chanvre, conte. — EUSÈBE H. GAULLIEUR. Mémoires inédits de Spanheim. — AUGUSTE VACQUERIE. Une paire de bottes. — E. DANIN. Le voile de glace. — LAMARTINE. Premier voyage en Italie (fragment). — MARMIER. Notice biographique sur Andersen. — GUI D'AMOUR. Un bigame d'un nouveau genre.

LA REVUE

publiera dans le cours de cette année :

MADAME DE MAINTENON. Étude biographique, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
LE FILS DU VEILLEUR DE NUIT, conte de Mme ELISE VAN CALCAR, traduit du hollandais par FÉLIX S.
LETTRES SUR L'EGYPTE (suite), par M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.
BULLETIN SCIENTIFIQUE, par M. BABINET.
BASSOMPIERRE EN ESPAGNE, par M. MAUREL-DUPEYRÉ.
UNE NOUVELLE (inédite) de M. EUGÈNE SCRIBE.
LE PRINCE DE LIGNE, par feu le baron DE REIFFENBERG.
LE MÉDAILLON A DOUBLE FACE, par JEAN DE CÉRIGNON.
LES NIÈCES DE MAZARIN, analyse de l'ouvrage de M. Renée, par M.F. BARRIÈRE.
LES SEPT VAGABONDS, nouvelle américaine.
BOURDONNEMENTS. Le tabac (second article), par ALPHONSE KARR.
Plus un grand nombre d'études littéraires ou artistiques, dues à MM. PEYRAT, PELLETAN, PAULIN-LIMAYRAC, THÉOPHILE GAUTIER, F. BROUSSAIS, ÉDOUARD THIERRY, RATISBONNE, TAINE, WEISS, CARO, etc., etc.

Bruxelles. — Typ. de J. Vanbuggenhoudt.

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION

S'ADRESSER FRANCO

à M. F. Stappaerts, directeur de la Revue Mensuelle,

aux bureaux de l'Administration, rue des Sables, 47 ;

POUR LA PARTIE ADMINISTRATIVE

A M. H. DUMONT, MÊME MAISON.

La Revue *rend compte de toutes les publications dont on lui fait parvenir deux exemplaires. La reproduction, même partielle, de ses articles n'est point autorisée par elle, à moins de conventions spéciales.*

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

La **Revue Mensuelle** paraît régulièrement une fois par mois, et publie, par an, 12 volumes de 300 à 350 pages chacun.

Prix pour la Belgique. . . . **18** francs.
Id. Étranger. . . . **20** id.

Le prix de **15** francs par an est maintenu pour les anciens abonnés. — Les abonnés à **18** francs ont droit, comme prime, à l'ouvrage de M. le marquis de Custine, *La Russie*, 4 beaux volumes in-8°. — Les anciens abonnés à **15** francs ont droit au même ouvrage, au prix de 2 francs.

BRUXELLES,

LIBRAIRIE INTERNATIONALE, RUE DES SABLES, 17.

Froissart fut poëte. Les érudits le savent, et ses contemporains ont fait peut-être plus de cas do ses vers que de ses écrits historiques. Lui-même avait pour ses poésies une prédilection fort naturelle, car elles semblent lui rappeler les plus doux souvenirs de jeunesse. Lorsque, déjà vieux, il vint à la cour d'Angleterre, ce fut le volume de ses poésies qu'il offrit au roi Richard II. *Plaire bien lui devoit*, disait-il avec une modestie charmante, *car il estoit enluminé escript, historié et couvert de velours à clous d'argent.* — *De quoi traite ce livre?* lui demanda le prince. — *D'amours*, répondit Froissart. — Les *Amours* (et par ce mot qui commence à s'effacer de notre langue moderne, il faut entendre le semblant aimable d'une passion forte, un désir de plaire, bien plus que le besoin de toucher) — les amours changent de langage tous les siècles, et plus souvent encore. Est-il surprenant que nous, qui comprenons à peine les *précieuses* du XVII[e] siècle, nous soyons peu sensibles aux traits galants du XIV[e]? Une étude approfondie des poésies de Froissart y découvrirait sans doute des vers, des pensées fines, et aussi, je le crois, un art déjà raffiné du rhythme et de l'harmonie. Mais pourquoi ajouter un nouveau fleuron à une couronne si brillante? Pétrarque n'a pas besoin de ses œuvres latines pour être immortel, et les *Chroniques* seules assureraient à leur auteur une place parmi les poëtes.

Quel autre qu'un poëte, en effet, aurait su tracer un tableau si animé des mœurs et des passions du moyen âge? Ne fut-il pas inspiré des Muses celui qui sut ennoblir la vérité sans l'altérer jamais et donner un air de grandeur à tous les sujets qu'il a touchés? Observateur exact, sans prétendre à la profondeur, et trop modeste pour s'ériger en juge des actions



